



LE MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 100 • Avril 1964 • I F. • Algérie : 1,15 F.

De la révolution française au n° 100 du "Monde libertaire"

Où va l'U.D. Force Ouvrière?

Chypre livrée à la frénésie raciste

La peur de l'art

Brassens à l'Européen



ÉDITO

Depuis la publication de trois articles de Raymond Cartier dans « Paris-Match », on peut affirmer que la France est partagée entre partisans et adversaires de l'aide aux pays sous-développés.

L'affaire est importante.

D'autant plus que les arguments avancés de part et d'autre risquent fort, par leur stupidité ou leur basse démagogie, de fausser tout le problème.

Pour Cartier, ce problème est simple : l'argent octroyé aux « sous-développés » serait bien plus utile en métropole. Ses arguments ne sont d'ailleurs pas absurdes et il est bien évident (sauf pour les « godillots »)

que l'argent généreusement distribué par la France à ses anciennes colonies est pratiquement utilisé pour la satisfaction de la vanité et le « prestige » des bons à rien et autres incapables qu'elle a installés sur le trône encore tout sanglant du colonialisme.

Cartier retourne aux sources même de la petite bourgeoisie (petite par la pensée bien sûr) pantouflarde et un tantinet réactionnaire sur les bords. Il veut des salles de bains pour tous les « évolués », des bidets à jet rotatif et débrayage automatique et une « tourniquette pour faire la vinaigrette ». Un Henri IV avec une poule au pot mécanisée en quelque sorte...

Pour combattre une aussi « pernicieuse » doctrine, les gaullistes ont sonné la charge et leurs « zintellectuels » se sont mis au travail. Dans le « Courrier du Parlement », un incertain Jacques Mer envisage gaillardement que la « coopération permettra à la France d'intervenir dans des régions et des continents où elle n'a actuellement qu'une action limitée ». Suivez mon regard en direction des Aztèques...

En quelque sorte, nous nous trouvons en face de deux doctrines contradictoires, **mais toutes deux de caractère nationaliste.**

D'un côté, le nationalisme bourgeois qui se replie sur lui-même pour vivre dans sa merde, et de l'autre les abrutis de la « grandeur » pour qui le prestige ne s'assène qu'à coups de milliards gaspillés.

Il est certain que l'opinion popu-

laire sera sensible au courant cartieriste, particulièrement à une période où des chantiers ferment, où des régions tout entières sont en plein marasme économique. Mais après tout, le prolétariat utilise-t-il toutes ses ressources pour essayer de sortir de sa situation ? Qu'on me permette d'en douter, surtout après la stupide démonstration du 18 mars !

Là-bas, très loin dans la brousse africaine, des milliers d'hommes meurent chaque jour de sous-nutrition. Et ils peuvent se défendre, **puisque'ils n'ont rien contre quoi lutter !**

Rien. Et alors, allez-vous les laisser crever jusqu'au dernier au nom d'une doctrine égoïste ou de l'action d'un ramassis d'arrivistes ? Ou bien alors « l'Internationale » que vous entonnez si vaillamment à chaque occasion n'est-elle qu'un vain mot ?

Fp 2520

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

Disques en vente à notre librairie

FRANCESCA SOLLEVILLE : Ré-cit. 33 T : 22,25 F. 45 T : 9,65 F.
MONIQUE MORELLI interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) : 22,25 F.
YVES MONTAND : 33 T - Chansons populaires de France, 25 F. 45 T : Le chant des partisans et le Temps des cerises, 9,65 F.
HENRI GOUGAUD (33 T) : 20 F.
JOSH WHITE (33 T) : Spirituals et blues : 16,10 F.
ALBERT CAMUS vous parle (33 T) : 28,50 F.
GERARD PHILIPPE interprète : Le Petit Prince (33 T) : 22,25 F. Don Quichotte (33 T) : 22,25 F.
ALBUM GEORGES BRASSENS réunissant toutes ses chansons : 140 F.
Tous les FERRE.
CATHERINE SAUVAGE : Chansons de cœur... chansons de tête : 25 F.

BORIS VIAN interprète ses chansons (dont « le Déserteur ») : 25 F.
WEST SIDE STORY (Album 33 T) : 25 F.
J. PREVERT, Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTERO et C. VAUCAIRE (33 T) : 22,25 F.
HISTOIRE DE FRANCE par les chansons : Les Croisades (45 T) : 9,65 F. La Commune (45 T) : 9,65 F.
SEBASTIEN FAURE vous parle, 7,50 F.
YVES DENIAUD interprète Gaston Couté (45 T) : 9,60 F. Chants d'Allemagne (45 T) : 9,60 F.
Chants des révolutionnaires allemands (45 T) : 9,60 F.
Chants des chasseurs allemands (35 T) : 9,60 F.
Chant mondial de la paix : 9,60 F.

Canti anarchia (vol. 1) 45 T : 9,30 F. (vol. 2) 45 T : 9,30 F.
Canti della Resistenza a Italiana : 9,30 F.
Chants de la révolution russe (33 T) : 25 F. (45 T) : 9,60 F.
Chants de la révolution cubaine (33 T) : 16 F.
Chants de la révolution algérienne (33 T) : 16 F.
Chants de la guerre d'Espagne (album 33 T) : 25 F.
Chants de la résistance espagnole (1939-1961) : 16 F.
Musique du film « Mourir à Madrid » (45 T) : 9,65 F.
Los Hijos Del Pueblo : 13 F.
*
La première brochure du Cercle d'Etudes Libertaires : ESPAGNE ROUGE ET NOIR (texte de la conférence) est parue.
En vente à la librairie, 3, rue Ternaux, Paris (11^e) (L.50).

UN LIVRE QU'IL FAUT CONNAITRE LA PRESSE QUOTIDIENNE

Dans les 350 pages de son ouvrage en cours d'impression, Nicolas FAUCIER montre, étayé par une documentation abondante, le mercantilisme et l'aviilissement de la grande presse au mains des hommes d'affaires qui l'inspirent. Mais il comble aussi une lacune. Car, si de nombreux ouvrages ont été écrits sur la presse, bien peu d'auteurs se sont préoccupés des conditions dans lesquelles s'exerce l'activité de ceux qui la font, l'atmosphère très particulière des usines à journaux et les luttes menées par les travailleurs du livre et de la presse en s'employant à rendre le syndicalisme capable de jouer un rôle déterminant dans la lutte émancipatrice.
LE VOLUME EN SOUSCRIPTION : 10 F, franco.
Somme à verser à notre C.C.P. 11 289-15 PARIS en spécifiant sur le talon réservé à la correspondance : « SOUSCRIPTION NICOLAS FAUCIER ».

VIE DE LA FÉDÉRATION

PARIS

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES.
Création du Groupe de Liaisons Internationales (G.L.I.). Réunion hebdomadaire les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois, 3, rue Ternaux.

GROUPE DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY
Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Réunion le samedi 4 avril à 17 h. 30, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Ordre du jour : préparation de notre gala 1964, notre congrès 1964. Le quart d'heure du militant est assuré par Jean-Jacques Pilon, retour d'Israël. Sujet : Israël et ses kibboutz.

GROUPE JULES VALLES
Sous l'égide du groupe Jules Vallès, le rassemblement des jeunes révolutionnaires anarchistes (J.R.A.) a été créé. Le J.R.A. désire faire connaître notre Fédération anarchiste, notre journal parmi les jeunes. Réunion chaque samedi, à 14 h 30, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements, s'adresser à Jacques HENRI ou téléphoner à ORNANO 57-89.
Chaque samedi, le J.R.A. vend le « Monde libertaire ».

RÉGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

LACNY GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION SOCIALES
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS
Prochaine réunion jeudi 2 avril 1964, à 21 heures, café « Le Métro », premier étage, place Jean-Jaures. Métro : Mairie de Montreuil.

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 9, rue de la Paroisse, Versailles (S-et-O).

GROUPE JEAN GRAYE
Ecrire au G.E.A., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra.

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

ANNEMASSE GROUPE DURUTTI
Pour tous renseignements, s'adresser à G.H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.
Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L., et l'école rationaliste Francisco Ferrer, s'adresser à : Peyrot Yves, 15, rue Blanqui, Genon (Gironde).

CALVADOS GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Beillard, école à Guéris, par Bayeux (Calvados).

GIVORS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, chemin des Charmes, à GRIGNY (Rhône).

NORMANDIE

GROUPE JULES DURAND
Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.
A Rouen, exposés, débats publics tous les 2^e mardis de chaque mois au café « Le Château d'Eau » place de Gaulle, à 21 heures.
Renseignements : A. DAUGUET, 15, rue Schubert, Le Havre.

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser S. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Adressez toute correspondance au secrétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Sémard, Oullins (Rhône).
GROUPE M. BAKOUNINE
Réunion tous les samedis, à 20 h 30. S'adresser à Alain THEVENET, 90, rue Vendôme, Lyon-6^e.

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 12, rue Pavillon, 2^e étage, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUÇON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sévres, à NANTES (Loire-Atlantique).

OYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

THIONVILLE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser au Groupe des Amitiés Internationales, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à : J.-C. Bruno, 9, rue de Plaisance, Toulouse (Haute-Garonne).

UNION DES GROUPE ANARCHISTES COMMUNISTES
Permanence tous les samedis, de 14 h. à 18 h.
Pour ces groupes, renseignements à l'U.G.A.C. ou Francis LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE KRONSTADT
Réunion tous les jeudis, à 20 heures, au local du Groupe.
Renseignements : 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MAISONS-ALFORT GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion tous les vendredis, à 20 h., 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KRAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LILLE GROUPE ANARCHISTE « LA COMMUNE LIBERTAIRE » C.N.T., S.I.A., ESPERANTISTES - REVOLUTIONNAIRES
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MACON GROUPE GERMINAL

STRASBOURG GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GENEVE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND
Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

LAUSANNE GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à F. LEMOINE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ACTIVITES DES GROUPES

F. A. GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Samedi 11 avril, à 17 h. précises 110, passage Ramey PARIS (18^e)
Conférence
Sujet : L'Algérie nouvelle.
avec
DANIEL GUERIN

CONGRES NATIONAL DE LA F.A. 16, 17 et 18 MAI à PARIS
Nous faisons connaître à ceux d'entre vous qui désirent utiliser le chemin de fer pour s'y rendre, qu'ils peuvent bénéficier d'une réduction de 20 % ainsi que leur famille, sur le prix du billet aller et retour.
Que les camarades qui appartiennent à des groupes se fassent inscrire près de leur secrétaire de groupe pour que celui-ci envoie les inscriptions à la Trésorerie.
Les camarades isolés peuvent envoyer leur demande, 3, rue Ternaux.
Dès que nous aurons reçu les fiches de réduction émanant de la S.N.C.F., nous les ferons parvenir aux camarades intéressés.
Le Trésorier : James FAUGERAT.

F.A. TRÉSORERIE
Nous demandons aux trésoriers de groupes et adhérents isolés, non à jour de leurs cotisations, de ne pas attendre plus longtemps à régler leurs cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance.
Faugerat James, 3 rue Ternaux, Paris (11^e), C.C.P. 7 334-77 Paris.
N.B. — Cotisation minimum : 0,50 F par mois et par adhérent : 6 F par an.

LIBRE PENSÉE SOCIÉTÉ DES AMIS D'ANDRÉ LORULOT
Samedi 4 avril 1964, à 15 heures au Colymbarium du Père-Lachaise
Cérémonie du Souvenir à la mémoire de notre ami André LORULOT sous la présidence effective de Jean COTEREAU
Maurice JOYEUX prendra la parole au nom de la F.A. (R.G.A.).

Foyer Individualiste d'Etudes Sociales
7, rue des Francs-Bourgeois, Paris-4^e Métro Saint-Paul
Qu'est-ce qu'un technocrate? par Ch.-A. Bontemps

PRÈS DE NOUS

LIBRE PENSÉE Section de Versailles (en collaboration avec le groupe Francisco Ferrer) CONFÉRENCE
Samedi 25 avril 1964, à 21 heures Salle de la Justice de Paix Hôtel de Ville de Versailles
Orateur : Maurice JOYEUX
Sujet : Le christianisme social.

LE MONDE LIBERTAIRE Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico Paris 11289-15
ABONNEMENT A 12 NUMÉROS
France 10,00 F.
Etranger 11,50 F.

GALA ANNUEL

du **Groupe Libertaire LOUISE MICHEL** au profit de son journal et de son comité d'entraide

MARDI 14 AVRIL
A 20 h 45 précises

Dans la confortable salle de

L'EUROPÉEN

PLACE CLICHY (5, rue Biot) PARIS - Proximité métro PLACE CLICHY
UN PROGRAMME INOUBLIABLE PRESENTE PAR **LÉO NOËL** animateur du cabaret « l'Ecluse »

Georges BRASSENS

Maurice BAQUET -:- Frida BOCCARA

Les POÉMIENS

Serge LAMA -:- Marie-Thérèse ORAIN

L'accordéoniste Richard PEREZ et l'ensemble Charles PHILIPPE

et Bernard LAVALETTE

Au piano : LILIANE --- Régie artistique : SUZY

★

Allocation de Maurice JOYEUX

Dès maintenant reprenez vos places (8 F) : Librairie Publico, 3, rue Ternaux (VOL. 34-08). — Librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck. — C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe, à l'EUROPEEN et près des militants de la F.A. (Ouverture des portes, à 20 heures)

SOUSCRIVEZ

SOUSCRIPTION (PERIODE DU 20 FEVRIER AU 20 MARS 1964)
Guillot René, 10 F.; Lutz William, 10 F.; Verges Louise, 20 F.; Ari, 100 F.; Mari, 100 F.; Jacquinet Jean-Pierre, 20 F.; Rafel Maurice, 20 F.; Gonzales Carner, 20 F.; Bachem, 30 F.; Verrière, 50 F.; La Rivière, 1 dollar; X, 28 F.; Krell, 20 F.; Anne Charles, 10 F.; Laprais Paul, 10 F.; Salmon, 20 F.; Anonyme, 35,20 F.; Segouffin René, 20 F.; Duperray Jean, 7 F.; Groupes Elise-Reclus et Bakounine de Lyon, 70 F.; Prouille André, 20 F.; Dolige Joseph, 20 F.; Julien Pierre, 20 F.; Coeffie André, 20 F.; Faugerat James, 20 F.; Groupe d'Asnières, 49 F.; Posado, 20 F.; Bremesse Guy, 5 F.; Martin-Dumeste, 5 F.; Planes Constant, 10 F.; Cozoux, 10 F.; Jardy, 10 F.; Marynus, 5 F.; Espérantistes, 5 F.; Reclus (Lyon), 70 F.; Fouyer Charles, 20 F.; Valleur Paul, 10 F.; Chaudet Bernard, 10 F.; Groupe de Loriot, 60 F.; Sario Vincent, 20 F.; Duhamel Pierre, 5 F.; Tricotet Claude, 5 F.; Berthe Bernard, 10 F.; Morel Emile, 45,50 F.; Moyenne, 1,75 F.; Fievert Clara, 10 F.; Olive Emilie, 30 F.; Reynaud Maurice, 20 F.; Guennequès, 10 F.

SOUSCRIPTION « ENTRAIDE » (7 LITRE)
Jourdan, 3 F.; Chenut Jean, 30 F.; Chalons Marie-Thérèse, 30 F.; Heullion Robert, 20 F.

INNAITRE
IENNE
ouvrage
las PAI-
par une
le mer-
nt de la
ains des
inspirant
e lacune
pages ont
bien peu
upés des
s'exerce
la font,
lière des
luttés
du livre
loyant à
pable de
dans la
USCRIP-
re G.C.P.
flant sur
correspon-
NICO-



Chypre, île enchantée de la Méditerranée Orientale est, une fois de plus, livrée à la frénésie raciste. Les communautés grecque et turque s'y étreignent, s'égorgent, s'exterminent l'une l'autre. Les raisons de cet affrontement sont à la fois confuses et complexes car toute l'histoire de Chypre n'est qu'une longue succession d'occupations et de dominations étrangères.

CHYPRE

CARREFOU DES INVASIONS

Chypre semble être vouée aux invasions périodiques, 3.000 ans avant notre ère, des peuples venus d'Asie Mineure y établissent des comptoirs. Mille ans plus tard, ce furent les Mécyniens et les Achéens, puis les Assyriens, les Phéniciens, les Egyptiens, les Perses qui, tour à tour, assirent leur domination sur l'île. « Libérée » par Alexandre le Grand, l'île devint possession ptoléméenne, puis province romaine. Elle est alors évangélisée et Chypre fut le premier pays au monde qui eut un gouvernement chrétien. Triste privilège ! De 1192 à 1489, Chypre fut gouvernée par la Maison française de Lusignan, puis rattachée au royaume vénitien jusqu'en 1570, date à laquelle le sultan ottoman Sélim II envahit l'île. Ce sont du reste les descendants des 20.000 soldats de Sélim II qui forment actuellement la communauté turque (115.000 contre 450.000 grecs).

Chypre resta province turque jusqu'en 1878. Elle fut alors cédée à la Grande-Bretagne et devint colonie de la Couronne en 1925. En 1950, l'archevêque Makarios déclencha le mouvement pour l'Énosis (union avec la Grèce). Une indépendance bancaire et factice était accordée à Chypre en 1959.

LE LONG CHEMIN VERS L'INDEPENDANCE

Lorsque Makarios déclenche le mouvement pour l'Énosis en 1950, les Anglais sont aux prises avec Mossadegh en Iran (qui nationalise les puits de pétrole) et la révolution égyptienne de 1952, conduit par le Général Naguib, met en évidence le danger qui pèse sur Suez.

Pour neutraliser l'action des Chypriotes grecs en faveur de l'Énosis et pour retarder la décolonisation d'une île considérée comme base stratégique, la Grande-Bretagne a une idée de génie : introduire la Turquie (qui n'en demandait pas tant) sur la scène chypriote. Ce faisant, elle donne la réplique à la Grèce qui, le 20 août 1954, demande à l'O.N.U. de reconnaître le droit à l'autodisposition des Chypriotes.

La Turquie est ravie de l'aubaine, qui lui permet de se remettre en selle sur le plan international. Bien sûr, elle avait cédé Chypre aux Britanniques en 1878 et renoncé en 1923, par le traité de Lausanne, à toute revendication sur l'île. Bien sûr, elle s'était toujours désintéressée de la minorité turque vivant dans son ancienne province, mais il est bon de rappeler qu'elle venait de signer, avec la Grande-Bretagne, le pacte de Bagdad. Les jeux sont faits, mais la partie est truquée. En juin 1955, la Grande-Bretagne convoque à Londres les gouvernements grec et turc à une conférence tripartite. La Turquie parle d'influence communiste, de sécurité du territoire, et soulève le problème de la minorité turque. En conclusion, elle demande le maintien d'une puissance politico-militaire à Chypre et la Grande-Bretagne s'assure ainsi l'usage de bases militaires.

Le conflit anglo-chypriote est devenu un conflit gréco-turc avec la Grande-Bretagne

Chypre livrée à la frénésie raciste

comme « arbitre ». Lors des accords de Zurich, Athènes obtiendra l'émancipation de l'île et un droit de regard sur son évolution politique, mais la Turquie pourra envoyer des troupes avec droit d'intervention. La communauté turque va se trouver dotée de droits et privilèges qu'elle ne demandait pas et qu'elle n'avait jamais connus, même lorsque l'île était sous l'occupation ottomane.

CHYPRE, BASE STRATEGIQUE

Pour la Grande-Bretagne, Chypre est avant tout un immense porte-avions qui lui permet d'envoyer des troupes en Jordanie, au Koweït, ou dans l'un quelconque des États du Proche-Orient où les intérêts capitalistes britanniques sont importants.

La perte de Suez et le développement du pan-arabisme accroissent d'ailleurs l'importance stratégique de Chypre et la souveraineté anglaise est reconnue sur une double enclave de 250 kilomètres carrés. En outre, les Anglais disposent d'une dizaine de « régions » pour l'entraînement de leurs troupes et des centrales de la C.I.A. (1) et de l'Intelligence Service (2) fonctionnent à Chypre, équipées de postes ultra-modernes permettant l'écoute et l'enregistrement de toutes les émissions radio-phoniques des pays de l'Est et des nations arabes. Ajoutons à cela que Chypre est le rendez-vous des barbouzes grecques, turques, israéliennes, égyptiennes et j'en passe et vous n'aurez qu'une faible idée du bordel ainsi semé.

QUI SEME LE VENT RECOLTE LA TEMPETE

Dans la nuit de Noël 1963, des « commandos grecs » firent irruption à Nicosie dans le quartier résidentiel turc. Des habitants furent assassinés, d'autres expulsés de leur maison et gardés comme otages. Il est curieux de constater que le lendemain même de cet affrontement, l'équipe jusqu'alors minoritaire d'Inonu obtenait l'investiture du parlement turc. Les barbouzes avaient fait du bon travail et l'opinion turque était préparée : depuis des mois, la presse ne cessait de s'apitoyer sur le sort des Chypriotes turcs et à les inciter à se dresser contre les Grecs. Des syndicalistes et des communistes turcs qui protestaient avec vigueur contre cette campagne raciste furent assassinés.

D'autre part, l'appui des États-Unis à la politique étrangère de la Turquie est loin d'être négligeable : en effet, depuis longtemps, ils « misent » sur la Turquie, « bastion avancé du monde libre » et le partage de Chypre permettrait de soustraire une partie du territoire à la prétendue « influence communiste » et leur assurerait ainsi une base dans le nouvel État

autonome qui ne survivrait que grâce à la « générosité » américaine.

Mais en dehors des interventions étrangères certaines, la crise chypriote résulte aussi de l'application d'une Constitution absurde et ridicule qui institue un véritable climat de ségrégation. Des Grecs sont en chômage alors que des postes administratifs sont vacants faute de Turcs qualifiés. En effet, la Constitution prévoit que 30 % des postes administratifs seront occupés par des Turcs, alors qu'ils ne représentent en réalité que 18 % de la population totale.

Le vice-président (turc) de la République Chypriote, le docteur Kurrtchuk, a battu un certain nombre de records de comédie en proposant que, dans une même rue, les façades des immeubles grecs et turcs soient mesurées séparément, la rue étant « livrée » à la communauté qui en possède le mètreage le plus élevé !

INTERNATIONALISATION DU CONFLIT

Les Turcs sont surtout implantés dans la partie méridionale de l'île. S'ils revendiquent la création d'un État autonome dans la partie septentrionale, c'est tout simplement en raison de la « proximité » de la « mère patrie », pas du tout, comme des mécréants pourraient le croire, parce que le Nord est la partie la plus fertile et la plus riche en ressources minières. Simple coïncidence, sans plus...

Quant aux Chypriotes grecs, il semble qu'il aient quelque peu abandonné l'idée de l'Énosis et qu'ils cherchent surtout à arracher une indépendance réelle. Ce n'est pas dans le climat actuel qu'ils y parviendront. Il faudra attendre d'abord que le calme règne à Chypre et j'ai l'impression qu'il faudra attendre longtemps. En outre, ce n'est certes pas l'intervention des troupes de l'O.N.U. qui arrangera les choses !

Troupes qu'on a bien du mal à rassembler, ce me semble ! Même qu'à un certain moment, l'O.N.U. ne disposait que d'un... général ! Un général sans troupes, à quel ça peut bien ressembler ? A un trou du cul sans fesses, peut-être ?

L'internationalisation de la crise risque d'éterniser le conflit, en retardant la solution de plus en plus difficile, la haine creusant un fossé de plus en plus profond entre les deux communautés. Les Chypriotes mettront peut-être longtemps avant de se rendre compte qu'en s'exterminant mutuellement, ils font le jeu des capitalistes britanniques et des gouvernements réactionnaires de Grèce et de Turquie, qui consolident leurs régimes branlants sur les bases hélas toujours vivaces du racisme.

Gérard SCHAFFS.

(1) Central Intelligence Agency : barbouzière américaine.
(2) Barbouzière anglaise.

LES ÉLECTIONS, UN FROMAGE A 45 % D'ABSTENTION

Les élections qui viennent d'avoir lieu (si l'on ose dire) nous donnent une idée arithmétique de l'enthousiasme qu'elles suscitent dans le pays.

Voilà qui s'explique fort bien : on ne peut tout à la fois reléguer les élus au rôle de parlement crapuleux et susciter à leur égard un intérêt délirant dans la population.

Le peuple aime les idoles ; que Brigitte Bardot ou Johnny Hallyday se présentent à ses suffrages et sans doute trouveront-ils des électeurs pour scander leurs noms, mais quoi de moins populaire, de plus oublié et de plus oubliable que celui d'un Guy Mollet, d'un Pflimlin ou d'un Debré. Le mépris seul pourrait en garder souvenir.

En dépit de la retape d'une presse et d'une radio invitant les citoyens à « faire leur devoir », en dépit du racolage de l'électeur, quarante-cinq pour cent des Français intéressés sont restés les pieds dans leurs pantoufles.

Ne nous y trompons pas, cette faillite est plus que celle du parlementarisme, elle est celle de tout un système.

Toutes les tortures auxquelles on a soumis le régime électoral, pour en interdire l'accès à qui n'est pas millionnaire (1), le favoritisme fait à tel ou tel parti et qui permettait parfois à celui qui obtenait le moins de voix d'être l'heureux élu, ont donné à notre régime un peu moins de crédit que n'en a le bonneteau, les dés pipés ou la foire d'empoigne.

Ceux qui avaient encore la naïveté de croire à l'électoratisme n'y trouvent plus leur compte.

Ces messieurs ont gâché le métier. Telles sont les constatations qui s'offrent

à tous et qui ne doivent pas être pour déplaire au chef génial qui dirige le pays, d'abord en raison de sa légendaire vanité, ensuite étant donné sa conception politique et les velléités monarchiques de cet ancien camelot du roi.

Enfin pour opposer au régime une force valable il faudrait, peut-être, qu'elle déborde la seule ambition de bénéficier de l'assiette au beurre, il faudrait qu'elle ne trahisse pas, comme une casserole à la queue d'un chien, son passé de reniement, de retournement de veste et de compromissions ; il faudrait que l'on ne puisse pas jeter comme une injure à la face du parti socialiste les noms de Lacoste, de Guy Mollet et de Max Lejeune ; il faudrait que le parti communiste ne soit pas le béni-oui-oui, qui a applaudi successivement au front populaire, aux accords de Laval, au pacte germano-soviétique, à la lutte pour la libération, le parti dont les ministres ont voté les crédits à la guerre d'Indochine, et dont les députés ont voté les pleins pouvoirs à Robert Lacoste en Algérie.

Il faudrait qu'aujourd'hui la Russie n'envoie pas ses ambassadeurs à Franco, après avoir ameuté la galerie lors de l'assassinat de Crimau.

Mais ce désintéressement de la mascarade électorale ne saurait nous suffire.

Le peuple a perdu sa foi dans les politiques, il lui reste à prendre confiance en lui-même.

HEMEL.

1) Rappelons que tout candidat doit ou préalablement déposer une caution qui ne saurait être versée que par un homme fortuné ou par un parti puissant.

Abarca ou espoir pour l'Espagne

Les anarchistes espagnols encore détenus en France, mettant courageusement les autorités françaises devant leurs responsabilités, ont arraché leur propre libération.

Francisco Abarca, lui, doit être libre d'ici peu.

Après 22 jours de grève de la faim, notre camarade recevait l'assurance qu'il ne serait pas extradé et que, par conséquent, sa libération serait immédiate après la décision officielle de la Cour de cassation ou du ministre de la Justice ; il cessait donc cette grève.

Mais il aura fallu, outre la ferme attitude d'Abarca, toute une campagne d'opinion.

En Belgique, le problème devait être senti de façon aiguë, il y eut une admirable riposte aux prétentions franquistes. Campagne de presse, meetings dans plusieurs villes, débrayages, motions, protestations, pétitions : la classe ouvrière sut se mobiliser. Sous la pression de la base, on vit même à la Chambre des députés socialistes interpeller le ministre non moins socialiste de la Justice, et, en outre, reprocher au Gouvernement la saisie d'affiches antifranquistes. La prise de conscience va jusqu'à la volonté de s'opposer aux rapports économiques avec l'Espagne et à son entrée dans le Marché commun. Ces actions de la base amènent le Congrès du Mouvement Populaire de Wallonie, le Président du Parti Socialiste Belge, le Secrétaire national de la F.G.T.B., à prendre position en faveur d'Abarca, ce qu'avait déjà fait d'autres orga-

nisations comme le Mouvement Coopératif, l'Amicale des ex-prisonniers politiques de Silésie, etc. Le journal « La Gauche », analysant la conjoncture politique et syndicale, estimait que deux activités importantes la dominaient : l'action pour Abarca et celle contre un projet de loi dangereux pour la classe ouvrière.

Il paraît évident qu'alors que tous les gouvernements et tous les capitalistes espèrent faire de bonnes affaires avec l'Espagne franquiste en les payant au besoin de la peau des militants antifranquistes, un sursaut de l'opinion se produit et le profond caractère de classe qu'il a pris en Belgique est tout à fait encourageant.

L'opinion internationale a été enfin remuée devant la volonté de lutte du peuple espagnol qui se traduit par les grèves de son prolétariat et par l'action directe de nos camarades.

Si les anarchistes n'ont jamais pensé que la bombe résoudrait tous les problèmes, il faut bien admettre qu'en Espagne c'était un bon moyen de secouer le silence.

G. MANCEAU.

Parmi les différentes manifestations de solidarité :

A Bagnolet, à l'Assemblée générale des grévistes de la commune (enseignants, communaux, RATP, Sécurité Sociale) : 120 signataires à la pétition demandant la libération de notre camarade Abarca.

clins d'œil

GAI GAI GAI DE PROFUNDIS

800 000 personnes, nous dit-on, ont suivi l'enterrement du roi de Grèce. Sans doute pour être plus sûr de le voir enterré.

HISTOIRE VASEUSE

Définition de François Billeloux : « Le Gaullisme est un vase ». Un vase de quoi ?

A rebrousse-pail

par P.-V BERTHIER

NU ET TRAVESTI

Au moment où une cour d'appel décidait dans un arrêt que « le nu n'est pas érotique en soi », un tribunal correctionnel a condamné à un mois de prison le nudiste Jean-Louis Allanic, qui, du reste, était resté un temps presque équivalent en prévention, si l'on en croit la presse régionale qui relate le procès (Sud-Ouest, 18 janvier 1964).

Non, Jean-Louis Allanic n'est pas allé jusqu'à se présenter devant les juges ; mais, la conscience nue comme un ver, il leur a dit la vérité toute nue ; à savoir que :

— le nudisme, conforme à la morale autant qu'à la nature, ne laisse place à aucune suggestion d'ordre substitutif, équivoque et artificiel ;

— il est un élément de santé, ainsi que l'attestent de hautes personnalités médicales ;

— la gymnosophie, loin d'être un exhibitionnisme, en est l'antidote et constitue une cure contre les tendances morbides ou licencieuses des obsédés, des névrosés, des refoulés, des égrillards.

N'ayant pas pris d'avocat, Jean-Louis Allanic se proposait d'appeler Molière à la rescousse et de réciter ces vers de Tartuffe, qui sont dans le rôle de la servante :

*Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression.*

Pour moi, je ne sais pas quelle chaleur

Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si

Et je vous verrais nu du haut jusques en

Que toute votre peau ne me tenterait pas.

Mais allez donc dire des vers dans un prétoire !

Naturellement, le « délinquant » n'a pas convaincu le tribunal. Plusieurs fois déjà, la juridiction répressive l'avait frappé pour les mêmes faits, qui eurent pour théâtre sa propriété de « La Sérénité », à Saint-Maixant, en Gironde.

PETITE VICIEUSE

Autre définition de Gisèle d'Assailly : « Le Gaullisme c'est l'amour sans condition ». Qui est l'Alphonse dans tout cela ?

GROS MALIN

Au lendemain des élections que vous savez, Paul Reynaud s'écriait : « ... il paraît évident que la majorité de l'Assemblée nationale est loin de représenter la majorité des Français ».

Où a-t-il jamais vu les élus représenter le pays ? Le trahir tout au plus.

Nous qui, personnellement, ne sommes pas nudiste, nous nous posons cependant cette question : d'où vient que ceux qui se complaisent à l'épier pour le dénoncer ensuite ne soient pas poursuivis comme voyeurs ? Et, en admettant qu'il ait pu être vu de tout un chacun accidentellement, est-ce qu'il a porté plainte, lui, contre les gens qui portent des habits, souvent ridicules et fichus comme quatre sous ?

Combien plus convaincantes que les condamnations prononcées par les tribunaux nous semblent les réflexions d'E. Armand quand, reconnaissant d'ailleurs que le nu engendre l'exaltation érotique, il proclame celle-ci « pure, naturelle, instinctive » et non comparable à l'excitation factice que produisent les artifices de toilette et les déshabillés galants !

En tout cas, puisqu'il est interdit par la loi de discuter les décisions judiciaires depuis la réforme gaulliste du code pénal, n'hésitons pas à approuver, à applaudir avec chaleur, le jugement qui a confirmé le mois de gnouf accompli par Jean-Louis Allanic.

Cela en criant bien haut que :

— La vue offerte par le prévenu en se baladant tout nu sur ses terres était de nature à froisser la pudeur et à heurter le sens artistique des affriolantes mais chastes bigotes de Saint-Maixant en Gironde.

— en revanche, les visages découverts de ses victimes respiraient tous la plus grande innocence, la plus merveilleuse pureté, et les costumes qu'elles portaient séduisaient par leur élégance sans pourtant aller jusqu'à provoquer l'orgasme par leur seule contemplation ;

— enfin, le spectacle que donnent sur leur siège tant de magistrats ennemis de l'exhibitionnisme, superbement vêtus de leurs robes et somptueusement coiffés de leurs toques, ne choque jamais la décence et remplit d'aise quiconque aime la beauté. Nous conseillons vivement aux nudistes de se promener chez eux habillés en juges.

Un congrès qui intéresse tous les jeunes anarchistes

Le Congrès que viennent de tenir les étudiants communistes a souligné le raidissement d'une jeunesse qui accepte de moins en moins d'être mise en condition et qui entend discuter les évangiles, même si ces évangiles ne sont pas encore remis en question. Et ce Congrès qui est significatif devra faire l'objet d'une étude de la part de tous les jeunes, y compris les jeunes anarchistes, s'ils veulent comprendre leur temps.

La révolte de l'U.E.C. n'avait pu paraître qu'une poussée de fièvre d'une jeunesse habituée aux soumissions les plus avilissantes et pour la première fois mise devant un choix, celui de Moscou ou celui de Pékin. Cette révolte n'avait pu paraître qu'une farce d'étudiants heureux de froncer grand-papa Thorez ! Le Congrès qui vient de se terminer a donné une autre signification à cette révolte.

Mais d'abord, de ce Congrès, tiennent les enseignements suivants :

1° Le Parti n'a pas évolué. Il est resté farouchement monolithique. Devant certains problèmes, une politique de « souplesse » peut créer l'illusion mais au bout de l'effort de compréhension que consent le bureau politique, il y a la volonté de ramener les « relapses » à une saine compréhension du centralisme démocratique, c'est-à-dire à la centralisation au sommet de toute l'activité de la base.

2° Une partie de l'opposition de l'U.E.C., celle par exemple groupée autour de Pierre Khan, est davan-

tage une opposition de personnes qu'une opposition de principes ou de doctrines. Cette opposition qui a tendance à se singulariser, a attiré l'attention, à prendre son tour pour la relève des « vieux » dirigeants actuels, quitte à jouer par la suite le jeu traditionnel, ne présage pas d'un changement radical dans les principes fondamentaux du marxisme tel qu'on le pratique au parti communiste.

3° La minorité opposée à la fois à la tendance du Parti et à la tendance Khan, ne s'est pas débarrassée d'une phraséologie léniniste. Elle ne se rend pas encore bien compte que c'est justement dans ce léninisme dont elle se réclame qu'elle trouve sa source dans « Que faire » et dans « La maladie infantile du communisme », qu'il faut rechercher l'origine des diviatiions qu'elle reproche au Parti.

Oui, notre jeunesse doit étudier le Congrès de l'U.E.C., ce qui est bien préférable aux discussions sur le « sexe des anges ». Il faut qu'elle prenne contact avec la vraie minorité des étudiants communistes. Il faut discuter avec elle, avec certains jeunes du P.S.U. et de la S.F.I.O. des doctrines léninistes et de ces discussions avec des éléments pas encore bureaucratisés pourront s'établir les bases d'une action orientée vers un socialisme débarrassé du dogmatisme et consacré à la défense de l'homme contre les techniques de conditionnement léniniste.

UN JEUNE ANARCHISTE.

POUR EN FINIR AVEC...

Il est certaines légendes qu'il faut tuer définitivement. Une des plus solides consiste à dire que Lénine aurait été d'accord avec nombre de thèses libertaires, qu'il aurait éprouvé une relative sympathie pour les militants anarchistes. Certains textes plaident évidemment en faveur de cette thèse. Ainsi quelques phrases célèbres de la brochure « L'Etat et la Révolution » entretiennent facilement l'équivoque :

« Quand on pourra parler de liberté, il n'y aura plus d'Etat... Ces fonctions (de l'Etat) seront à la portée de tout homme sachant lire et écrire, elles pourront être remplies par un « salaire ouvrier » normal, il faudrait enlever à ces fonctions tout caractère de privilège, de supériorité.

« L'éligibilité, avec la révocabilité à tout moment de tous les fonctionnaires sans aucune exception, la réduction de leur traitement au niveau du salaire « ouvrier » normal, ces mesures démocratiques, simples et compréhensibles, correspondent aussi bien aux intérêts des ouvriers qu'aux intérêts des paysans. »

Quel est le militant anarchiste qui ne signifierait des deux mains une telle déclaration d'intentions ? Mais ce qu'il importe, c'est d'examiner l'attitude réelle de Lénine, dans l'action, quand les problèmes de l'organisation de la Russie révolutionnaire vont se poser. Tout le monde sait comment les bolcheviks ont tranché les différends qui les opposaient aux autres groupements révolutionnaires : la Tcheka, « sabre toujours levé de la Révolution », a montré une

activité infatigable : fusillades, emprisonnements, camps de la mort lente, etc.

Lénine n'avait en réalité que mépris pour tous ceux qui ne le suivaient pas aveuglément, et utilisait pour répondre aux opposants, essentiellement l'injure et la calomnie. Ainsi dans un rapport au C.E.C. des Soviets, pour mieux déconsidérer les positions des anarchistes, Lénine utilise la méthode classique de l'amalgame :

« Toutes les habitudes et les traditions de la bourgeoisie, de la petite bourgeoisie surtout, vont à l'encontre du contrôle d'Etat, et pour l'inviolabilité de la propriété privée ; pour elles, l'entreprise privée est « sacrée ». Sur ce point, nous vivons en toute évidence que la doctrine marxiste avait raison en déclarant que l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme sont des doctrines bourgeoises (1) que se trouvent en opposition inconciliable avec le socialisme, la dictature prolétarienne, le communisme. » (Izvestia, 29 avril 1918).

Une autre légende, qui à la vie dure, prétend que Lénine n'était pas au courant de tous les abus que l'on commettait en son nom, qu'il n'était pas conscient de la réalité de l'énorme appareil policier mis en place par le parti communiste. L'étude des discours prononcés à cette époque prouve exactement le contraire, c'est-à-dire que Lénine a, depuis le début, insisté sur la nécessité de recourir partout aux méthodes répressives : « On n'a qu'à réfléchir un brin sur ces conditions de la victoire sur la famine pour comprendre

la stupidité infinie des bavards méprisables de l'anarchisme, qui veulent nier la nécessité d'un pouvoir d'Etat (implacablement sévère contre la bourgeoisie, implacablement ferme envers les désorganisateur du pouvoir) pour le passage du socialisme au communisme... Un ordre de fer, un pouvoir implacablement sévère, une vraie dictature du prolétariat, forceront les koulaks à se soumettre... ou bien la bourgeoisie, avec l'aide des gens sans caractère et des bavards futiles (des s-r- de gauche et des anarchistes) jettera à bas le Pouvoir soviétique... Il faut décupler le nombre des bataillons de fer du prolétariat conscient... » (Sur la famine, article paru dans la « Pravda », le 24 mai 1918).

Le dernier grand choc entre les anarchistes et les bolcheviks se produira lors de la révolte de Kronstadt. A ce moment-là, la banqueroute du P.C.R. sur le plan économique est complète, et Lénine pactise avec la bourgeoisie nationale et internationale pour redresser l'économie russe. Ce reniement politique (commencé d'ailleurs depuis ce qu'on a appelé la pause du 28 mai 1918) (2) sera concrétisé par la N.E.P. Au lieu d'analyser au fond les causes réelles du marasme économique, Lénine préfère incriminer des boucs émissaires :

« Mais les éléments sans parti n'ont jamais fait rien d'autre que servir de passerelle aux gardes blancs (3). C'est inévitable en politique. Nous avons bien vu les éléments petits-bourgeois et an-

chistes dans la révolution russe ; nous les avons combattus des dizaines d'années... Nous ne devons pas oublier que la bourgeoisie s'efforce d'exciter les paysans, qu'elle s'efforce d'exciter contre nous tous les éléments anarchistes petits-bourgeois qui se couvrent de mots d'ordre « ouvriers ». (Compte rendu sténographique du VIII^e Congrès des Soviets, 1921.)

Ce catalogue des prises de position de Lénine face au mouvement anarchiste n'est évidemment pas exhaustif, mais suffit à montrer que les voies léniniste et anarchiste vers le socialisme sont fondamentalement divergentes. Si en théorie Lénine faisait siennes les thèses sur le dépérissement de l'Etat, en pratique il a fait porter tous ses efforts sur la constitution de l'Etat nouveau. Sur ce point essentiel il était fatal qu'il s'opposât violemment au mouvement anarchiste organisé. L'application des thèses léninistes aura eu au moins le mérite de montrer qu'il est impossible de concilier l'Etat et la liberté, et que toute position intermédiaire est insoutenable. Entre autorité et liberté il faut choisir de manière nette et irrévocable. Lénine a choisi la démocratie autoritaire et il est vain de prétendre qu'il ait essayé de concilier les théories étatiques et libertaires.

Yves PEYRAUT.

(1) Souligné par Lénine.
(2) Il s'agissait d'utiliser les spécialistes bourgeois recevant une rémunération élevée.
(3) A propos de Kronstadt.

X. - LA LIBERTÉ ENTRE LA PUISSANCE ET LA JUSTICE

par Maurice FAYOLLE

La vie humaine, l'existence de l'homme sur la terre dans son comportement social — et, au-delà, par extension et multiplication, dans les expressions morales d'une société en un temps et un milieu déterminés — sont conditionnées en partie (1) par trois facteurs psychologiques qui se définissent par trois « volontés » : la volonté de puissance, la volonté de liberté et la volonté de justice.

Toute l'aventure humaine, du couple jusqu'aux grands ensembles, depuis ses origines jusqu'à nos jours, toute sa longue et douloureuse histoire dans la lente succession de ses paix éphémères et de ses turberies renouvelées, de ses guerres et de ses révolutions, de ses saints et de ses tyrans, de ses régimes et de ses religions, de ses mœurs et de ses morales, est imbriquée dans le jaillissement et les heurts de ces trois volontés, tour à tour créatrices et destructrices, aussi bien des individus que des peuples.

Mon propos est de montrer que la volonté de puissance et la volonté de justice étant situées exactement aux pôles opposés de l'entendement humain, la volonté de liberté s'insère à la charnière de ces deux expressions opposées et peut ainsi apporter son aide, son appui et son dynamisme indifféremment à l'une ou à l'autre de ces volontés opposées.

Définissons d'abord les deux extrêmes : la volonté de puissance et la volonté de justice.

Qu'est-ce la puissance ? Elle s'illustre et se concrétise par l'emprise de UN sur les AUTRES — que ce UN soit un homme, un chef de famille dans le cadre de la famille, un chef tribal dans le cadre de la tribu, un chef d'Etat dans le cadre d'une nation ou d'un empire ; ou que ce UN soit une caste, une classe, une coterie. Individuellement aussi bien que collectivement, la puissance implique la domination : c'est l'autorité imposée du père, du chef, de la classe ou de la caste. Politiquement, elle s'exprime par les régimes autoritaires : monarchies, théocratie, obligarchie, aristocratie — ou par la dictature, fascisme ou dite du prolétariat.

Mais son expression collective ne doit pas faire oublier son origine individuelle : la volonté de puissance est avant tout un acte individuel. Ce n'est qu'à la longue et à la faveur de certaines circonstances particulières (économiques surtout) qu'elle se mue en une volonté de puissance collective d'un clan, d'une classe, d'une caste — d'une nation ou d'un empire — d'une religion ou d'une idéologie.

Essayons d'en faire l'autopsie. A la base de cette volonté de puissance, on trouve le désir de l'individu de se libérer des contraintes familiales, religieuses, politiques ou économiques qui entravent son élan vital vers la réalisation de ses desirs — c'est-à-dire vers ce qu'il conçoit comme étant les conditions de son bonheur. En d'autres termes, la volonté de puissance trouve sa source dans un désir de liberté conçu POUR SOI — dans une liberté sauvage qui s'acquiert par le combat, la lutte, l'écrasement des AUTRES à son profit. Son expression est donc bien la domination et sa justification philosophique tient dans cette certitude que, la liberté n'étant pas indéfiniment extensible, il faut, pour conquérir SA liberté, s'approprier celle d'autrui — sa liberté d'abord, puis le fruit de son travail et, ainsi, l'exploitation apparaît comme le complément inévitable de la domination. Une telle philosophie exprime la réalité des sociétés esclavagistes.

C'est ainsi que, dans une certaine perspective, on ne peut faire aucune différence entre un chef d'Etat et un chef de bande, entre un capitaine d'industrie, d'armée ou de brigands, entre un financier et un voleur — entre un gang de trafiquants, une société anonyme et une classe exploitéeuse. Ce sont, très exactement, les mêmes mobiles qui les animent : se libérer eux-mêmes en dominant, en asservissant, en spoliant, en volant ceux qui les entourent. Et, au point de départ, il s'agit d'une identique révolte contre les contraintes sociales. Ainsi, la volonté de puissance trouve, paradoxalement, ses arguments et ses mobiles dans un désir de libération — dans la volonté de liberté !

Et c'est à la même source que, à l'opposé de la volonté de puissance, la volonté de justice va aller chercher ses arguments et ses mobiles. Seulement cette fois — et c'est toute la différence — la perspective philosophique change. Celui qui est animé par la volonté de justice pense que la liberté n'est pas limitée mais que, au contraire, elle est indéfiniment extensible — ce qui ne veut pas dire qu'elle puisse être immédiate et totale : la comme ailleurs, la loi de l'évolution impose des processus, des paliers, des étapes qui sont conditionnés par le niveau politique, économique, intellectuel et moral de l'ensemble social en un lieu et une époque déterminés — mais que la direction à suivre est celle d'une plus grande et égale liberté pour tous.

Il serait vain, je crois, de parler à ce propos d'altruisme. L'homme, animé par la volonté de justice, pense simplement — et c'est évident — que, selon le propos de Bakounine, il trouvera une plus grande liberté dans un milieu libre et non dans un milieu asservi où, pour asservir, le ou les dominateurs sont obligés de créer une armature étouffante de règles, de lois et morales qui finissent par les asservir eux-mêmes.

On voit, par ce court exposé, que le désir de libération à l'état brut, sauvage, peut, comme les fameuses langues d'Esopo dans la meilleure ou la pire des choses. Si, à l'origine, c'est essentiellement une révolte contre ce qui est, c'est-à-dire contre l'ordre établi (famille, religion, société, travail, etc.) qui, dans les mailles de leurs multiples contraintes, briment les desirs d'évasion ; si, à l'origine, c'est donc un sursaut sain et naturel, c'est aussi un élan qui dégénère ou s'élève suivant qu'il sombre dans la volonté de puissance ou qu'il tend vers une volonté de justice.

Or, toute notion de justice sociale implique nécessairement la notion de l'égalité : c'est, en effet, l'inégalité des conditions qui crée l'injustice au sein des sociétés. Si bien que de nos jours, et malgré les progrès acquis après tant de siècles de lutte, l'exis-

tence simultanée d'un économiquement faible et d'un milliardaire exprime toujours la persistance de structures sociales esclavagistes : hors d'une revendication permanente à l'égalité, la liberté conquise par l'individu n'est plus, en définitive, que celle de la bête lâchée dans la jungle.

Ce qui veut dire que la liberté réelle ne saurait être, socialement, une conquête individuelle et solitaire — car elle débouche alors inévitablement sur la tyrannie et le brigandage. La vraie liberté ne peut être que le fruit d'une conquête collective, dont l'objet sera d'établir un système social, politique et économique, où les inégalités seront réduites au minimum, et conçu de telle sorte que la volonté de liberté qui habite l'homme ne serve pas à opprimer son semblable, mais, au contraire, contribue à la liberté de tous.

Pour parvenir à ce résultat, il faudra nécessairement supprimer ce danger des sociétés individualistes et autoritaires : l'attrait de la richesse — la possibilité de s'enrichir. L'une des premières mesures à prendre par une révolution sociale conséquente devra donc être la suppression de l'argent — je ne dis pas de la monnaie — mais de l'argent sous sa forme théaurisable. Une société libre, égale et fraternelle ne saurait se concevoir tant que subsistera le mirage fascinant de la fortune, qui désagrège les consciences les mieux trempées et qui, depuis les temps les plus reculés, a toujours constitué la plus grande source d'inégalité — et de tentation. Cette tentation qui fait basculer le naturel désir de liberté des hommes vers les flammes scintillantes et meurtrières de la puissance ou, tout au long des siècles, sont venus se brûler et s'anéantir les individus et les peuples.

(1) Il est bien évident que les formes économiques et les structures sociales qui en résultent interfèrent avec ces données psychiques et, dans une certaine mesure, les conditionnent à leur tour. La sociologie ne saurait ignorer ou méconnaître aucun des aspects de la vie.

A PROPOS DE LA DÉFINITION DE L'ÉTAT

I. LES ORIGINES :

le paléolithique inférieur

A. — Rappel archéologique : apparition de l'homme.

On appelle paléolithique inférieur, la période qui s'étend du début de l'ère quaternaire à la fin de l'extension des glaciers (il y a quarante mille ans).

Dans la première partie de cette période, le pléistocène apparaît en Afrique australe et notamment au Transvaal des singes supérieurs nommés australopitèques.

Quoique le sujet soit controversé, on s'accorde en général à reconnaître qu'ils ne constituent qu'une branche latérale du genre « homo », mais en fait les doutes demeurent : leurs faibles capacités crâniennes (600 cm³) font pencher pour l'espèce « singe », mais la disposition et la forme des dents font penser plutôt à l'homo sapiens.

Le problème numéroté un reste de savoir si l'australopitèque confectionnait des outils ou des armes. A cela la science n'a pas encore répondu. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il utilisait des bâtons ou des grands os pour la chasse, que son alimentation était carnée et qu'il se tenait debout. Il est bien évident que sur le point de savoir si ce sont là des critères suffisants pour le classer comme homme, nous ne pouvons suivre ceux qui le prétendent.

Au milieu du pléistocène, en Asie orientale, en Asie centrale et en Afrique du Nord, vit le pithécantropo.

Le pithécantropo ne semble pas descendre de l'australopitèque : sa den-

té est moins développée que celle du pithécantropo (le phénomène ayant alors entraîné la filiation). On peut également inclure dans ce genre le sinanthropo (pithécantropo sinensis) qui vivait en Chine, en Afrique australe et en Europe.

Il ne fait plus de doute que le pithécantropo soit un homme, on a trouvé des pierres et des os travaillés et même des vestiges de feu de cette époque.

Sur la description du pithécantropo, il reste beaucoup à faire et d'abord à reconnaître en lui, notre plus ancien parent. Car malgré les différences morphologiques, il est certain qu'il émettait des sons, qu'il utilisait des instruments (coup de poing, couperet, taillant) et enfin qu'il vivait dans des cavernes (et non plus dans les arbres). Ces critères suffisent à faire penser qu'il était à même d'avoir des relations sociales ; il faut donc remonter jusqu'à lui lorsque l'homme, se penchant sur l'une de ses activités, essaie d'en avoir une explication.

Successeur direct du pithécantropo est le néandertalien. C'est à lui, surtout que nous nous arrêtons, les documents sont beaucoup plus abondants et la science archéologique semble avoir fait plus de progrès dans son étude que dans l'étude des autres genres.

L'HOMME DE NEANDERTHAL

La vie des néandertaliens d'Europe nous est bien connue, ils vivaient de la

chasse, en particulier celle du mammoth, mais ils poursuivaient aussi le rhinocéros et d'autres bêtes à peau épaisse qui peuplaient les toundras au bord des glaciers d'Europe et de Sibérie (1).

Dès les origines, les hommes primitifs se regroupent, on qualifie généralement ces regroupements d'instables. Instable parce que trop près de l'état sauvage, l'individu garde en lui ce qu'on appelle « l'individualisme zoologique ». Ce stade n'est pas niable, on le constate au niveau des animaux vivant en bandes : loups, rennes. Il faut mettre cet individualisme zoologique à sa place : l'individu ne se rebelle pas contre le groupe mais contre sa propre nature encore à l'état bestial. Ce point est important car on voit dans cet individualisme un des obstacles majeurs à l'organisation sans chef.

Il est bien évident, de toute façon, que c'est l'individu qui a formé le groupe parce qu'il en sentait la nécessité vitale et non le groupe qui a assimilé l'individu. La nécessité vitale est en effet le grand critère et le seul en fait. On en connaît les causes, la chasse aux grands mammifères, la défense contre les grands carnassiers, la fabrication des outils...

J'ai employé jusqu'ici le terme groupe, de préférence au terme de « troupeaux primitifs ». En effet, ce terme ne traduit pas la réalité du travail en commun, je ne m'entendrais pas sur l'influence du re-

groupement sur le développement de la pensée et du langage, l'on pourra se reporter à des études plus spécialisées pour ce faire.

L'organisation sociale du groupe primitif

Nous aurons l'occasion, à propos du paléolithique supérieur, de revenir au problème économique. Pour la période qui nous intéresse, le phénomène le plus important est l'absence de chef.

On se demande en effet pourquoi les historiens soviétiques veulent absolument admettre la présence d'un « meneur » dans le groupe primitif. « Meneur », en effet, suppose un être ayant des possibilités exceptionnelles et capable de mener le groupe dans des actions bénéfiques. Au point de vue morphologique, on peut être sceptique sur ces possibilités. La connaissance était forcément individuelle, tant sur le plan collectif que technique. D'autre part, la promiscuité des moyens d'expression, l'impossibilité quasi générale de l'abstraction amène à penser qu'il ne se trouvait pas un seul individu du groupe qui puisse jouer le rôle de meneur. Il est plutôt probable que les membres du « troupeau primitif » agissaient par empirisme plus que par généralisation.

(A suivre).

Julien STERN.

(1) De la préhistoire à l'histoire, de Gordon Childe (Idées), en vente à notre librairie.

2 Série N° 37 DEUX RONDS Du 4 au 11 Juillet 1937

LE PÈRE PEINARD

Reflexes
HEBDOMADAIRES
d'un
GNIAFF

ABONNEMENTS: 100 francs par an, 30 francs par trimestre, 10 francs par mois. Rédaction & Administration: 15, Rue Lavieville (Bonmartré), Paris. Téléphone: 21.15.15. 15, Rue Lavieville (Bonmartré), Paris. Téléphone: 21.15.15.

La Grève Générale DE 20.000 PROLOS LYONNAIS

TOUJOURS LES HORREURS ESPAGNOLES!

LA PRESSE ANARCHISTE SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Avec le bouleversement de la Révolution se produisent bien d'autres révolutions.

Notamment lorsque, comme en 1789, le peuple est illettré et que tout le pays va découvrir celle qu'il accomplit.

Des premiers soulèvements, qui ne visaient qu'à limiter les pouvoirs royaux, à la création des clubs et des sections, un vaste périple est accompli.

Au cours de celui-ci, il faudra découvrir des moyens d'expression; la tribune n'y suffira pas, quelle que faveur qu'elle trouve dans cette époque où la parole était attendue et acclamée.

Des gazettes, journaux, libelles vont voir le jour, mais leur diffusion ne dépassera pas, ou bien peu, la classe bourgeoise, seule capable de les lire, et pour laquelle le plus souvent ils sont écrits.

Le peuple, composé de paysans ou d'ouvriers déshérités, est incapable de lancer un brûlot. Ce sera à d'autres de parler en son nom.

Face aux organes royalistes, qui, eux aussi, vont se multiplier, Mirabeau fera paraître « Le Journal des Etats généraux », Brissot « Le Patriote français », Camille Desmoulins « Les révolutions de

France et de Brabant » puis « Le vieux cordelier », Marat « L'ami du peuple » et Hébert « Le Père Duchesne », pour ne citer que les plus célèbres.

Quelle est l'action journalistique des anarchistes dans cette tourmente ?

Sans parenté formelle, sans doctrine préalable, ils découvriront l'anarchie à la lumière des abus de toute autorité.

Le plus souvent leur influence sera verbale, comme pour Leclerc, orateur de carrefour, et elle grandira dans le peuple dont ils parleront la langue et défendront les intérêts.

Si « Le Père Duchesne », journal de Hébert, peut sembler s'apparenter aux idées anarchistes par le ton et par l'anticléricalisme il reste fidèle à la conception de l'Etat.

C'est dans « L'ami du peuple », titre repris par Jacques Roux et Varlet après l'assassinat de Marat, ainsi que dans les écrits des « Enragés » que nous pouvons retrouver nos devanciers, et surtout dans « L'Explosion » de Varlet qui refuse à tout gouvernement la possibilité d'être révolutionnaire.

DU "PEUPLE" AU "CRI DU PEUPLE"

Cinquantes années de presse ouvrière qui préfigureront le jaillissement de la presse libertaire et syndicaliste

Jusqu'alors la presse d'émancipation humanitaire avait été républicaine, démocratique, laïque, communiste même. Rédigée en général, inspirée en tout cas par des intellectuels, des bourgeois libéraux, des artisans plus rarement, les problèmes économiques et sociaux y étaient traités de l'extérieur par des hommes qui se penchaient sur la misère du peuple plus qu'ils ne la subissaient. L'apparition du « Peuple » devait apporter une transformation profonde de cette presse, non pas que le contenu de ce nouveau journal fût plus incisif que celui des publications républicaines et socialistes de l'époque, bien au contraire, mais parce que, pour la première fois dans l'histoire, paraissait un journal pour les ouvriers, rédigé par des ouvriers

et dans lequel l'aspect politique de la vie sociale cédait le pas à l'aspect économique, où les grands ensembles métaphysiques disparaissaient au profit des problèmes de l'atelier, du métier, où l'organisation politique ne conditionnait plus l'organisation de l'économie, mais où les nécessités de l'économie imposaient des vues politiques.

Disons tout de suite que, même si à l'origine son contenu ne le laisse pas pressentir, le « Peuple » fut le premier journal de classe mis à la disposition d'une classe pour sa libération.

La création du « Peuple » fut une révolution profonde qui devait accoucher de ses deux frères jumeaux : la presse syndicale et la presse libertaire et cependant sous des appellations diverses ces deux pres-



ses vont se mêler si étroitement qu'il est difficile de les disjoindre. Disons simplement que ce qui va les différencier de l'autre presse, la presse du socialisme utopique, du socialisme blanquiste, du socialisme marxiste, c'est la présence dans ses pages de la pensée proudhonienne.

Le « Peuple » paraît en 1830, bientôt suivi de « L'Artisan » et du « Journal des ouvriers ». Journaux prudents, légaux, et qui pourtant commencent à dessiner les contours de ce que sera « la lutte des classes ». Selon nous, proclame « L'Artisan », le peuple n'est pas autre chose que la classe ouvrière. C'est elle qui donne de la valeur aux capitaux et c'est sur elle que repose le commerce et l'industrie des Etats. Et jusqu'au lendemain de la Commune, qui vit à la fois la disparition du « Cri du Peuple » et pour un temps la disparition de la presse ouvrière, proudhonienne, libertaire, les journaux du peuple vont se multiplier et leur histoire se confond avec l'histoire du mouvement ouvrier et de l'anarchie suivant l'idée que les hommes de la première Internationale s'en faisaient alors.

Et c'est tout naturellement aux grands tourments de l'histoire sociale du pays que la presse ouvrière va se multiplier. Vers 1840, l'opposition, un instant démiée, se reforme. Gabriel Charavay et les Travailleurs égaux, qui se réclament de Sylvain Maréchal, créent « L'Humanitaire » bientôt suivi du « Journal du Peuple », « le Populaire » et enfin « L'Atelier » (« L'Atelier » probablement le plus important est né des grèves de 1940). Il publie un programme que, dès la première heure la Révolution de 48 réalisera en partie. On y lit :

« Limitation de la journée de travail. Abolition du marchandage. Etablissement d'un salaire minimum. Réglementation de la concurrence faite aux ouvriers par le main-d'œuvre des prisons et des couvents. Transformation des Conseils de Prud'homme. Réparation des accidents du travail. Caisse de retraite pour la vieillesse. Liberté de réunion, de coalition, d'association ». Programme qui, à quelque chose près, pourra être encore celui des anarcho-syndicalistes. « L'Atelier » est rédigé par des ouvriers. Gillard, serrurier, Leneveux, typographe,

Cette page a été réalisée par le Comité de Rédaction du « Monde Libertaire »

1789-1964

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU N° 100 DU "MONDE LIBERTAIRE"

déjà Eugène Pottier, qui sera l'auteur de l'Internationale. La presse a alors une importance décisive pour jeter à terre le gouvernement bourgeois des Guizot, des Thiers et des Lafitte.

La révolution de 48 fut avant tout l'œuvre de la presse, la République proclamée, la presse ouvrière devait prendre un nouvel essor. Mais déjà des coupures se font. L'équipe de « réformistes » de « L'Atelier » se sépare de Louis Blanc et d'Albert, et les premiers lancent un appel aux chartistes d'Angleterre, qui est le prélude à l'esprit international.

Le Second Empire devait rapidement limiter la liberté de la presse et les journaux disparaissaient pour réparaître sous d'autres titres que les travailleurs ramassaient dans leur histoire comme on ramassait une pierre avant de la jeter à la tête de la cavalerie qui, les soirs de manifestations, balayaient le boulevard du crime ». Il faudra attendre la seconde période de l'Empire, la période dite « libérale » pour qu'à nouveau les journaux ouvriers se jettent à l'assaut du Pouvoir.

Mais alors, derrière eux, se profilera une ombre singulièrement plus puissante que les petits groupes socialistes précédant cette aube, c'est celle des « premières chambres syndicales de métiers », dirigées par les hommes qui vont créer la première Internationale et faire la Commune.

C'est à l'« Opinion Nationale » que reviendra alors l'honneur de publier l'arme qui va conduire le mouvement ouvrier. Cette arme c'est le Manifeste des Soixante.

Mais déjà, en 1861, Tolain écrivait dans le même journal : « Vous êtes libres (vous les ouvriers), organisez-vous vous-mêmes, faites vos affaires vous-mêmes », dans une lettre qui est un classique de la littérature ouvrière. Le Manifeste paraît le 17 février 1864. C'est le seul document de ce genre qui est l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et Proudhon en profite pour lancer dans le « Siècle » cet appel à la petite bourgeoisie : « Vos intérêts sont les mêmes que les nôtres. Que la classe moyenne le sache ou qu'elle l'ignore, son véritable allié, son sauveur, c'est le peuple. Car cette classe moyenne s'est vue progressivement refoulée vers le prolétariat. » (Ce qui, une fois de plus, nous démontre qu'il n'est pas besoin d'aller chercher chez Marx des vérités que les nôtres ont dit avant lui et plus clairement que lui.)

Parmi les journaux alors nombreux, il convient de citer « La Rive Gauche », avec Vermorel et Charles Longuet et dans « Le Courrier Français » Jules Vallés réclame la grève des peuples contre la guerre. La « Rive Gauche » est le journal des étudiants du Quartier Latin et ils défendent la position des Internationaux. Mais Eugène Var-

lin, qui a créé successivement « La Tribune Ouvrière », « La Presse Ouvrière », « La Fourmi », et qui collabore à « L'Égalité », le journal des internationaux jurassiens, sent la nécessité d'un grand journal ouvrier.

Ce journal c'est « La Marseillaise », et il écrit dans son premier numéro : « Les fondateurs de « La Marseillaise » pensent que la partie sociale doit être communiste, non autoritaire, ou collectiviste, c'est-à-dire conforme à la grande majorité des délégués de l'Internationale de Bâle. Les fondateurs se proposent d'établir des relations permanentes entre tous les groupes socialistes révolutionnaires, afin de préparer la révolution sociale. »

D'autres journaux encore : « Le Réveil », de Benoît Malon, « La Réforme sociale », « Le Travail », etc. paraissent, qui renforcent l'action ouvrière.

Enfin c'est la guerre de 1870, la défaite, la proclamation de la République. La presse est libre ! Pas pour longtemps... Six journaux sont suspendus à la veille de la Commune. Après le 18 mars, quatre réparaîtront et parmi eux « Le Cri du Peuple », de Jules Vallés.

« Le Cri du Peuple », qui comptera parmi sa brillante collaboration Jean-Baptiste Clément, aura comme animateur Pierre Denis, disciple de Proudhon. Bientôt le journal tirera à cent mille exemplaires. Citons un morceau de l'admirable éditorial de son premier numéro :

« Ce couvreur qui tombe du toit comme un oiseau mort, ce verrier dont la vie fond avec le verre dans le brasier, ce tourneur que la poussière de cuivre étouffe, ce peintre que la cécité mord, ce mitron pâle comme la farine, c'est LE PEUPLE ! »

Il suffit à tout, contre l'eau, le vent, la terre et le feu, ce peuple héroïque et misérable.

C'est de ce peuple-là que nous allons parler.

Enfin, citons également ce cri jeté par le journal dans le dernier numéro paru pendant la Commune :

« Des renseignements qui nous parviennent, il résulte que Versailles a commis des crimes que nul ne peut excuser, hommes d'Etat célèbres ou citoyens honnêtes, celui qui les excuserait est un lâche. »

Avec la disparition du « Cri du Peuple », paru pendant la Commune, la période faste de la presse ouvrière est terminée. Pendant cinquante ans, étroitement enlacées, la presse ouvrière, la presse anti-autoritaire, d'abord inspirées du socialisme utopique, et ensuite fécondées par Proudhon, ont tracé le chemin à une nouvelle période qui verra l'éclosion des journaux syndicaux et des journaux anarchistes.

des journaux lyonnais fut mouvementée. Années et années de prison pleuvaient dru et cependant, jusqu'au 8 juin 1884, date du dernier « Droit Anarchique », le journal parut presque sans interruption sous les titres les plus divers : La Lutte, Le Drapeau Noir, L'Émeute, Le Défi, L'Hydre Anarchiste, L'Alarme, Le Droit Anarchique.



Quelques mois avant que « Le Révolté » ne se transportât à Paris, un hebdomadaire, « Terre et Liberté », y avait vu le jour. Il n'eut qu'une vie éphémère. Avec « Le Révolté », c'est un journal bénéficiant d'une déjà longue expérience qui s'installe à Paris. Fondé à Genève par Kropotkine, le 22 février 1879, il s'installe à Paris le 12 avril 1885, alors bi-mensuel, il ne deviendra hebdomadaire que le 15 mai 1886. Il cède la place à « La Révolte », le 10 septembre 1887, qui durera jusqu'au 10 mars 1894. Jean Grave, appelé en 1883 à son administration par Elisée Reclus, en était le pilier.

A partir du 24 février 1889, le content de mentionner à Paris « Le Père Peinard » qui, dans un langage faubourien, doublera « La Révolte » et durera jusqu'au 21 février 1894. Hebdomadaire, il était le domaine de son fondateur et principal rédacteur, Emile Pouget.

L'activité journalistique des anarchistes ne se limitait pas à ces deux hebdomadaires. Chaque groupe rêvait d'avoir son journal particulier.

Durant 14 mois, aucun organe anarchiste important ne vit le jour en France. Mais, à partir de 1895, commence une nouvelle agitation : « Les Temps Nouveaux », qui prennent la suite de « La Révolte » publient leur premier numéro le 4 mai, « La Sociale » de Pouget, le 11 mai, et le 16 novembre « Le Libertaire » de Sébastien Faure et Louise Michel.

« Les Temps Nouveaux » : le titre même semble avoir la valeur d'un symbole. On y trouve ou on y retrouve Kropotkine, Jean Grave, le docteur Pierrot, Fernand Pelloutier...

En octobre 1896, « La Sociale » cédera la place à une nouvelle série du « Père Peinard » jusqu'en avril 1900. Mais Pouget deviendra en décembre de la même année rédacteur en chef de l'hebdomadaire de la C.G.T. « La Voix du Peuple ». Si l'attitude des « Temps Nouveaux » et des journaux de Pouget fut constamment favorable à l'entrée des anarchistes dans les syndicats, il n'en fut pas de même du « Libertaire ». Durant les années 1895-1899, « Le Libertaire » est le refuge de ceux des anarchistes qui sont violemment hostiles au mouvement syndical. De 1899 à 1907, une évolution se fait jour et deux courants coexistent.

Le premier, qui continue le précédent, et qui est surtout le fait d'individualistes, est nettement antisindicaliste. Les indivi-

dualistes intransigeants vont cependant posséder bientôt leur journal « L'Anarchie » (premier numéro le 13 avril 1905 jusqu'en 1914, son créateur Albert, plus connu sous le nom de Libertad, toute une série de collaborateurs aux destins divers : Lorulot, Armand, Victor Serge...). D'autres, plus ou moins éphémères, ont été également antisindicalistes : « Le Riflard », « Le Flambeau », « Le Réveil de l'Esclavage ». Mais un courant syndicaliste se dessine à partir de 1899, concurrentiel avec le courant hostile dont nous avons parlé. Désormais articles favorables et défavorables se succéderont ou se juxtaposeront dans les colonnes du « Lib ». Le départ des individualistes, consécutif à la fondation de « L'Anarchie » accentue ce ralliement du « Libertaire » au syndicalisme et, de 1908 à 1914, il ne varie plus dans sa ligne de conduite et reste tout acquis à la pénétration des ans dans les syndicats.

1899 sera la grande année de l'affaire Dreyfus. Sébastien Faure suivi par un très grand nombre, dont Pouget, est au cœur même de la lutte. Le 6 février 1899, il lance un quotidien : « Le Journal du Peuple » et, pour assurer la victoire de la campagne entreprise, il renonce au « Libertaire », qui cesse momentanément de paraître. Pouget, de son côté, abandonne « Le Père Peinard ». L'un et l'autre réparaîtront à la fin de la campagne dreyfusienne.

Durant longtemps, la caisse du « Lib » fut alimentée par les ressources que S. Faure tirait de ses conférences. Néanmoins, la situation se maintint favorablement jusqu'en 1900. Les appels de fonds, quoique moins nombreux qu'aux « Temps Nouveaux », ne cessèrent plus jusqu'à la guerre et les lecteurs durent se constituer en groupe d'amis pour assurer la vie du journal.

Les collaborateurs furent, comme ceux des « Temps Nouveaux », très nombreux : des militants, des journalistes anarchistes ou sympathisants, des écrivains ou artistes.

La grande époque de la presse anarchiste s'arrêta en 1914. Mais le « Lib » ne mourut pas, même s'il devint plus tard « Le Monte Libertaire ».

1954 : « Le Libertaire » est hebdomadaire, sur deux pages, grand format.

1957 : « Le Monde Libertaire » est mensuel, sur quatre pages grand format.

1964 : en espérant mieux, le « M.L. », mensuel, paraît sur douze pages demi-format. Et il fête son numéro 100 !

DU "LIBERTAIRE" AU "MONDE LIBERTAIRE"

Le premier journal anarchiste « La Révolution Sociale » naquit le 12 septembre 1880. Il parut jusqu'au 18 septembre 1881.

Les journaux lyonnais représentent en France le premier essai anarchiste en matière de journalisme : le 12 février 1882 parut « Le Droit Social ». La vie

PARAGUAY INCONNU

Près de 1 800 000 êtres humains vivent au Paraguay dont le territoire est aussi grand que celui de l'Italie. Plus de 600 000 Paraguayens résident dans les pays voisins, Argentine et Brésil surtout. Ces deux chiffres situent le drame : ni l'industrie ni l'agriculture ne peuvent subvenir aux besoins de la population qui doit chercher ses moyens d'existence au-delà des frontières.

C'est au long des rivières, comme le Pilcomayo, le Paraguay, le Parana et dans la région de Asuncion (capitale de 300 000 habitants) que sont les seules voies de communication. A part les ressources naturelles (bois) et les possibilités de culture (coton, canne à sucre et fruits), l'économie est bloquée. De ce fait le pays possède une grande main-d'œuvre inoccupée, cela développe une forte émigration.

Les travailleurs sont trop divisés et n'ont pas suffisamment conscience pour former une forte classe sociale. Quant aux classes moyennes, elles n'ont pas plus conscience et seule

la petite bourgeoisie a un rôle politique important.

Comme dans beaucoup de pays d'Amérique du Sud, l'Armée est à la fois pouvoir, parti politique et appareil d'Etat. Si on demande à quoi sert l'armée, il est impossible de répondre car les frontières sont nullement menacées par les pays voisins. L'armée est bien équipée et elle a plus de la moitié du budget national. Si un ami ou un membre de votre famille a des ennuis avec le gouvernement, il vaut mieux tout de suite aller voir un collaborateur du Général Stroessner (chef des armées) plutôt qu'un haut fonctionnaire.

A part les journaux et les organisations politiques qui se trouvent dans la clandestinité, il n'existe pas de mouvement d'opposition. En échange, le Service d'Information de la police surveille toute discussion et tout rassemblement qui ne soit pas du goût du régime. Uniquement à Buenos Aires, Montevideo ou Rio de Janeiro on peut parler à voix haute.

La médiocrité des salaires permet au régime de réaliser cette politique. La sanction la plus efficace est la privation purement et simplement du travail. Un ouvrier, par exemple, dans le livre gagne entre 6 000 et 7 000 guaranias par mois (environ 245 F). Un employé de bureau perçoit de 2 500 à 3 000 guaranias par mois (soit 130 F). Un professeur d'université, 4 000 (soit 160 F) par mois. Un logement modeste coûte en ville de 800 à 1 000 guaranias. Le billet d'autobus coûte 10 guaranias. Seuls les salaires des emplois fixes sont augmentés et comme l'inflation est constante, on peut observer un phénomène significatif : Durant les quelques mois qui suivent l'augmentation des salaires, le budget familial répond plus ou moins aux nécessités essentielles mais après le problème redevient rapidement aussi dramatique qu'il l'était avant.

Voilà en quelques lignes la situation économique, sociale et politique du Paraguay.

Michel LAZARSKI.

LETTRE D'ISRAEL

La papeterie et la bouffonnerie se sont répandues en « Terre Sainte » avec la visite de Paul VI. Son arrivée en avion et la pompe qui a entouré son accueil ne s'accordent pas particulièrement avec le Nouveau Testament, mais on l'appelle tout de même le « représentant ». Il a promis de prier pour la paix entre les peuples et entre les classes. Il a reçu des médailles. Il en a distribué. Aux sociaux-démocrates qui sont au pouvoir en Israël et aux réactionnaires de l'entourage du roi de Jordanie.

*

Dans le reste du monde on a l'impression que les kibboutz israéliens présentent l'image la plus idéale de vie sociale, le communisme juste, même de tendance libertaire, anarchiste... En fait la réalité est entièrement différente. Les kibboutz sont généralement devenus des entreprises capitalistes ; ils utilisent des travailleurs, des enseignants, qu'ils exploitent suivant le système capitaliste d'exploitation de l'homme par l'homme.

De ces kibboutz se laisse élever au parlement la nouvelle classe de députés, de ministres et de généraux. Les ministres les plus éminents en viennent, entre autres le premier ministre, le président du parlement et des directeurs d'entreprises privées.

Le gouvernement qui résulte d'une coalition formée avec les partis confessionnels, fabrique sans arrêt de nouvelles lois contre la liberté individuelle et la liberté tout court ; les Juifs religieux qui n'avaient jamais eu l'intention de venir avant la proclamation de l'Etat juif, ne cessent d'affluer maintenant, de même que ceux d'origine africaine qui ayant vécu sous l'influence arabo-musulmane sont fanatiquement religieux ; dans ces conditions on peut imaginer facilement dans quelle période de réaction tombé un pays qui au début de son existence a connu la vraie liberté.

Protéger le pays de l'impérialisme arabe, oui, voilà ce que les parasites religieux permettent volontiers, mais ils ne deviennent pas soldats eux-mêmes, non par antimilitarisme (Dieu les en garde !), mais parce que s'ils faisaient le service militaire ils seraient obligés de porter un fusil le jour du sabbat... Or le samedi, les cléricaux ont des tâches plus importantes : par exemple lapider les voitures qui circulent.

*

Il n'existe aucune harmonie entre les ouvriers juifs et musulmans, bien que ces derniers vivent dans de bien meilleures conditions que leurs coreligionnaires des pays voisins. Malgré cela, ils n'ont qu'un idéal : vivre sous la conduite de Nasser, pour lequel bon nombre d'entre eux espionnent et sont prêts à se sacrifier. Les activités de sabotage et d'infiltration sont toujours importantes. Dans ces conditions, il est difficile de trouver des possibilités de coexistence entre les « cousins ennemis ».

*

Les masses vivant en Israël sont organisées dans la centrale syndicale « Histadrout ». C'est un curieux syndicat qui possède des entreprises dans lesquelles les prolétaires n'ont qu'un droit : se taire et accepter les conditions offertes par le patron. Et les bonzes qui sont à la tête d'Histadrout ont déjà oublié qu'ils ont été autrefois des travailleurs.

Tous les partis sont réformistes et leur principale tâche consiste à convaincre les masses de voter pour eux afin d'avoir une bonne vie sur terre. Tels sont les partis de gauche.

Je ne parle pas du parti communiste qui n'est que l'ambassade de Russie et qui n'a que des intérêts arabes ce qui plaît énormément aux masses musulmanes.

Nous avons aussi un parti fasciste, dans lequel se trouvent quelques centaines de prolétaires ; il se nomme « Herut » (Liberté) et ses membres adhèrent aussi à la Histadrout, au même titre que les autres.

Les anarchistes publient en yiddish et en hébreu une revue intitulée « Problemes » dont le responsable est Abba Coridin, auteur de plus de soixante ouvrages. Le cofondateur Gedalye vient de mourir et le mouvement anarchiste en Israël en souffre beaucoup.

De notre correspondant à Haïffa, Ch. HOCHHAUSER.

Informations Internationales ● Informations Intern

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

GUINEE ESPAGNOLE

Le Mouvement National de Libération de la Guinée dite Espagnole (M.N.L.G.E.) a été reconnu par le comité d'aide aux mouvements de libération siégeant à Dar-es-Salam (Tanganyika).

PORTUGAL

Le F.P.L.N., mouvement antisalarialiste présidé par Delgado, aurait pris position en faveur de l'indépendance des colonies portugaises.

Selon « La documentation française » (organisation d'édition du gouvernement français) 10 000 chômeurs portugais émigrent tous les ans en Angola ; 90 % du coton brut utilisé par l'industrie textile portugaise proviennent des territoires coloniaux.

SENEGAL

Grâce à l'action menée par le Groupe africain d'étude et d'action non-violente animé par notre camarade Pierre Martin, la pièce d'Emmanuel Robles « Monserat » a été représentée à Dakar, malgré l'opposition des autorités militaires françaises. Cette pièce pose avec intensité le problème du respect de la vie humaine.

U.S.A.

L'Assemblée législative du Mississippi a voté une loi punissant de cinq ans de prison les parents d'enfants illégitimes qui refuseraient d'être stérilisés. Si les législateurs veulent stériliser les cons, ils risquent de se retrouver gardiens de harem !

PEROU

Des heurts se sont produits entre policiers et paysans près de Sicuani dans le département de Cuzco, dans le sud du pays.

Deux paysans ont été tués et plusieurs policiers et paysans blessés.

ALGERIE

L'Agence de presse algérienne dénonce les insuffisances du secteur industriel autogéré.

Dans un commentaire consacré aux préparatifs du congrès des travailleurs du secteur industriel autogéré, l'A.P.S. critique sévèrement les insuffisances et les maux dont souffre actuellement ce secteur.

Elle écrit en substance : « Ces maux peuvent se résumer ainsi : survivance d'un secteur privé puissant qui exerce son influence dans les secteurs déterminants de l'économie. Absence de cadres qualifiés réunissant à la fois des connaissances techniques et une vaste connaissance du processus révolutionnaire, entorses multiples aux principes de l'autogestion, souci de profits personnels, goût du titre, esprit « subjectiviste ».

Tout cela a conduit certains sur des voies condamnables, et d'autres plus simplement à ignorer l'existence des travailleurs, notamment les droits de ceux-ci à l'initiative et à la discussion.

L'A.P.S. dénonce aussi « une mentalité bureaucratique » dans un secteur où elle ne peut provoquer que des dégâts.

ESPAGNE

Khrouchtchev désirerait-il embrasser Franco sur la bouche ?

Bien qu'on se refuse au palais de Santa Cruz à confirmer officiellement les informations faisant état d'un prochain échange de représentants diplomatiques, on apprend qu'un diplomate espagnol a quitté Madrid pour effectuer un voyage à

Moscou, Prague, Varsovie et Budapest, où il aurait des entretiens avec des responsables gouvernementaux.

ESPAGNE

600 ouvriers ont manifesté à Madrid devant la maison des syndicats à l'ouverture du III^e Congrès de l'organisation syndicale. Les ouvriers criaient « Nous voulons des syndicats libres » ils ont été rapidement dispersés par la police armée. Quelques-uns d'entre eux ont été arrêtés. Néanmoins de nombreux tracts et journaux de toutes tendances de l'opposition ont été distribués et il est à remarquer que les travailleurs espagnols perdent de plus en plus les craintes qu'ils ressentait à revenir.

5 000 mineurs du Rio Tinto (Huelva) sont en grève depuis lundi 9 mars.

U.R.S.S.

Le communisme ne suffit plus ! M. Khrouchtchev a récemment déclaré :

« Il faut s'engager hardiment et résolument sur la voie de l'encouragement matériel, sur les critères de la quantité et de la qualité du travail fourni. Plus le kolkhosien travaillera, plus il sera payé. »

C. Q. F. D.

TUNISIE

Dans le cadre de la campagne récemment entreprise en vue d'une limitation des naissances, une série de décrets vient d'être promulguée renforçant la législation contre la polygamie (déjà interdite) et relevant l'âge de la capacité du mariage à 20 ans (au lieu de 18) pour les hommes et à 17 ans (au lieu de 15) pour les femmes.

GUERRE SOCIALE

Le mot n'est pas trop fort, il s'agit bien d'une guerre déclarée par le Gouvernement à la mutualité. Ce qu'aucun Gouvernement réactionnaire n'aurait osé tenter, le gaullisme par l'intermédiaire d'un de ses suppôts (le sieur Grandval, gaulliste de gauche) voudrait le réaliser. Le but camouflé de cette guerre, c'est la destruction pure et simple des œuvres mutualistes.

Ce qui gêne nos néorépublicains et autres démocrates du travail, c'est que dans le sillon tracé par Proudhon, les mutualistes ont semé et récolté. Et quelle moisson florissante ! La mutualité française est à la tête d'un patrimoine considérable

qui n'est dû qu'à la saine gestion des cotisations de ses adeptes. Si la comparaison entre cette gestion et celle de la Sécurité Sociale est insoutenable, la faute n'en incombe pas aux mutualistes que diable ! Il y a là, au contraire, des enseignements à tirer pour des gens qui proclament urbi et orbi que leur seul souci est d'assainir les finances de la plus importante des mutuelles laïques et obligatoires : la Sécurité Sociale.

Pourquoi Grandval ne prend-il pas les mêmes mesures à l'encontre des Compagnies d'Assurances capitalistes qui, sous forme de mutuelles d'usines, accordent à leurs cotisants les mêmes avantages que la mutua-

lité ? La vérité est simple : la mutualité est le témoin gênant de possibilités que la Sécurité Sociale est bien loin, malgré ses moyens formidables, d'atteindre. L'Etat cherche le moyen de s'approprier une œuvre dont le succès le ridiculise. Au cours de l'exercice 1964, l'Etat aura détourné 250 milliards du budget de la Sécurité Sociale.

Mais ici, bas les pattes, les mutualistes savent défendre leur bien : dans cette guerre à mort, ils ne toléreront pas l'ingérence des incapables qui dilapident les fonds sociaux.

Jean DARLON.

LA VIE ET LES MALHEURS DES TRAVAILLEURS DU BATIMENT

La catastrophe du boulevard Lefebvre, à Paris, a secoué la sensibilité du monde, c'est absolument certain.

Mais pourquoi faut-il un nombre assez important de morts pour améliorer l'attention générale sur ce milieu très particulier du bâtiment ?

Métiers rudes pour la plupart, surtout dans les gros œuvre, exigeant de rudes gabarits tout en force, ils ne bénéficient pas de l'intérêt de la grande foule.

Ces gars cependant ne se différencient pas de l'ensemble des travailleurs des autres industries, même si leur langage est parfois vulgaire.

Mais ceci n'exclut pas leur naturel de solidarité et le besoin de se sentir mieux compris.

Car, pour eux, la sollicitude à leur égard ne s'extériorise que bien rarement, que ce soit dans les gros chantiers ou dans les corvées, c'est-à-dire dans les aménagements partiels de réparations.

Aussi, certains entrepreneurs et même chefs de chantier ont-ils pris l'habitude de n'avoir aucun égard pour ceux qu'ils considèrent comme des parias.

Mais la révolte, quand elle éclate, n'en est que plus grande.

Nous nous rappelons l'époque de la chaussette à clous et des manches de pioche.

Il ne serait pas surprenant de voir réapparaître ces temps, où l'organisation syndicale était maîtresse dans les chantiers et où les travailleurs n'avaient pas attendu la légalisation des délégués de chantier.

Et quand ceux-ci avaient donné l'ordre « Tout le monde en bas », il n'y avait pas de question ; c'était suivi, et à cent pour cent.

L'éducation ouvrière n'était pas méconnue pour cela, et tout était fait pour que nos camarades puissent à leur tour connaître les beautés de l'insurrection. Nombre de syndicats avaient constitué des bibliothèques qui avaient pour objet d'éclairer et de former des militants ouvriers.

Aujourd'hui, ce côté est un peu délaissé. Pourquoi ?

Je sais que l'on répète à chaque instant : « Il faut suivre son temps, la vie évolue ».

Eh bien ! non ! nous ne devons pas faire la politique du chien crevé, et les organisations syndicales ont pleinement raison de poursuivre leurs efforts en vue de faire comprendre

à ces travailleurs du bâtiment qu'ils ont une certaine responsabilité dans leurs malheurs, parce que trop passifs, et combien, de plus en plus, les ouvriers qualifiés sont éliminés au « bénéfice » des manœuvres. Mais on comprend ce qui se passe : mauvaise paye, mauvais travail et, si ce n'est pas fait de façon réfléchie, instinctivement cela est accompli.

Des manœuvres, il n'est exigé ni réflexion ni intelligence, des bras seulement, et c'est pourquoi, devant ce manque de métier, tant d'imprévoyance se manifeste dans l'exécution du travail, car la nature de celui-ci exige une grande initiative et un chef de chantier ne peut être en remorque derrière chaque travailleur, d'où le gâchis, et le mal-tenu des chantiers.

On pousse au travail sans tenir compte des inconvénients de pareils laisser-aller.

Donc, une fois le mal constaté, il y faut une solution.

Va-t-on continuer dans les mêmes conditions la mauvaise organisation des chantiers ?

Mais, tout de même, il faut espérer que cette dure leçon fera réfléchir nos camarades du bâtiment et qu'ils

refuseront de se plier à un travail bâclé dont ils risquent d'être les premières victimes. Il faut espérer qu'ils sauront revendiquer et faire appliquer les textes légaux imposés par les organisations syndicales, et grâce auxquels peuvent être assurées certaines garanties et évités ces accidents dont nous avons journellement connaissance.

Il y a l'inspection du travail, d'accord, il y a les délégués à la prévention qui font de leur mieux, mais peu nombreux d'abord, leurs moyens sont limités, puisqu'ils ne peuvent pas faire de mise en demeure.

Bonne volonté, certes, mais impuissante, tous le disent. Alors ?

Il faut sur chaque chantier, en raison de son importance, des délégués à la sécurité, et à l'hygiène, car cela aussi compte, délégués qualifiés en profession et non par leur bagout ou leur appartenance politique qui n'a que faire ici.

Mais, en attendant cela, car ce ne sera pas appliqué du jour au lendemain, c'est aux travailleurs eux-mêmes d'assurer leur propre sécurité, ceci étant la meilleure garantie.

G. NICOLAS.

A PROPOS D'UN CONGRÈS SYNDICAL

Où va l'U. D. Force Ouvrière de la Région Parisienne ?

par Maurice JOYEUX

L'UNION Départementale F.O. va tenir son Congrès ! dans la Confédération l'U.D. a un caractère particulier qui n'est pas propre à notre mouvement syndical, mais qui est commun à toutes les sections parisiennes des groupements politiques ou syndicaux du pays.

Opposition Paris province ?

Plus simplement peut-être différenciation due à la concentration économique, à la centralisation administrative et politique de la Région parisienne, ou encore à l'importance historique de cette région dans l'histoire de l'évolution et de la transformation sociale du pays. Disons que depuis cent années, la région parisienne a vu se développer des usines monstres, des industries tentaculaires, des ensembles urbains gigantesques, constatons également qu'elle a accueilli de deux Communes ; celles de 1793 qui donna naissance à la liberté politique ; celle de 1870, qui fut l'ébauche d'un grand rêve d'égalité économique. Paris et sa région, tête énorme sur un corps dont certains membres s'atrophient, cultive la religion de l'avenir dans le domaine politique, philosophique, économique et social et l'Union Départementale, qui n'échappe pas à cette règle, fut souvent dans le passé l'enfant turbulent et indiscipliné de la Confédération Générale Force-Ouvrière. Cela est-il en train de changer ?

*

Au dernier congrès de l'U.D., nous n'avions pas assisté à un affrontement public des tendances, mais dans les coulisses d'après luttas s'étaient déroulées. Il était sorti de ce congrès une résolution inspirée par le syndicalisme de lutte de classes et une commission exécutive hybride chargée d'appliquer cette résolution. Tout de suite, la commission exécutive se divisa en deux parties sensiblement égales. Une majorité décidée à soutenir un secrétariat surchargé de tâches techniques, majorité composée de socialistes et de syndicalistes réformistes et une minorité opposée.

Cette minorité à laquelle nous appartenions avait dominé le congrès et inspiré les résolutions votées. Mais les

jeux du scrutin pour la commission exécutive ne lui avait pas donné la force nécessaire pour orienter l'U.D. D'ailleurs, elle n'aurait pas pu jouer ce rôle. On avait cru un instant qu'elle était cimentée par la doctrine syndicaliste révolutionnaire. Il n'en était rien. Elle était composée de militants influencés par le P.S.U. et alors en lutte à couteau tiré contre la S.F.I.O. de syndicalistes opposés au bureau confédéral auquel ils reprochaient non pas des déviations doctrinales, mais son immobilisme. A ceux-là s'ajoutaient, en dehors de nous, les libertaires, d'autres syndicalistes réagissant des querelles personnelles issues des tripotillages électoraux. Il y avait là de quoi constituer une opposition de personnes, mais rien pour animer une opposition idéologique et de principe et on le vit bien.

*

Après quelques séances de cette commission exécutive, particulièrement orageuse, le temps fit son œuvre. L'effondrement du P.S.U. et l'oubli des querelles d'une part, le changement de la direction de la Confédération qui sans toucher aux méthodes accéléra le rythme, désarma les « activistes » effrita la minorité et les faux problèmes de personnes et de partis écartés, une partie importante de cette minorité rejoignit les membres de la Commission exécutive qui avaient fidèlement soutenu le secrétariat et dont rien de réel ne la séparait. Le nuage était dissipé, chacun remis à sa vraie place et dès lors sur les problèmes de caractère essentiels posés à cette Commission exécutive réinstallée par le temps dans son véritable caractère une nouvelle minorité, idéologique celle-là, se créa, composée de 6 à 7 membres au plus et dans laquelle on comptait trois membres de la F.A. La préparation de notre Congrès devait encore accentuer le clivage des opinions.

*

Pour la préparation de son Congrès, la Commission exécutive a voulu donner aux militants une matière sérieuse à discuter et pour orienter la discussion, l'U.D. proposera aux délé-

gués un document remarquable. Remarquable par sa valeur technique, remarquable aussi par son préambule qui relie l'action de l'U.D. à la Charte d'Amiens, mais remarquable surtout par l'abandon des principes du syndicalisme de lutte de classe en faveur de la politique de contestation définie par Bothereau avant son départ du secrétariat général, contestation qui ne peut se faire jour qu'à l'intérieur des Commissions mises en place par le Gouvernement pour essayer d'entraîner les syndicats dans la responsabilité de sa politique économique.

Politique de contestation ? C'est la volonté de la majorité de la C.E. de l'U.D. de normaliser ses relations avec la Confédération et de renoncer au particularisme parisien que je signalais au début de cet article.

Politique technique ? C'est la volonté de la part des frères ennemis d'hier, P.S.U.-S.F.I.O., aujourd'hui réconciliés de dépolitiser l'action syndicale au profit des partis. C'est la politique de la courroie de transmission chère aux communistes, mais que l'alle guesdiste du parti socialiste n'a jamais abandonnée.

Politique qui rattache l'U.D. à la Charte d'Amiens, mais ce n'est rien d'autre que l'alibi commode, le coup de chapeau aux principes que l'on sort du placard tous les deux ans et qui de toute manière est immédiatement remis en question par le contexte précis qui suit.

Au dernier comité général de l'U.D., une majorité faible certes, s'était dégagée de l'assemblée sur deux points : l'internationalisme prolétarien avec la lutte contre la guerre sur la base des résolutions classiques du syndicalisme de lutte de classe, et le retrait de l'U.D. des commissions créées par le Pouvoir pour amener le syndicalisme à collaborer à son économie.

C'est en se battant sur ces problèmes que le syndicalisme révolutionnaire frères, l'évolution de l'U.D. Parisienne et c'est en se comptant sur les motions présentées et par la majorité actuelle de la C.E. et par la minorité révolutionnaire réelle que le Congrès répondra à la question qui sert de titre à cet article.

Où va l'U.D. Force Ouvrière de la Région Parisienne ?

Une grève pour rien !

La dernière grève a été saluée par tous les syndicats comme un succès. En réalité, le succès de la grève fut assuré par deux facteurs. La fermeture de nombreuses entreprises par des directions gênées par les coupures de courant et de toutes manières décidées, à récupérer le samedi, la journée perdue, et d'autre part la résolution prise par de nombreux travailleurs non grévistes de rester chez eux compensèrent heureusement la défection d'une partie du personnel des transports.

Disons que ce fut un mouvement suivi sans grand enthousiasme par une population pour qui la grève appartient aujourd'hui au folklore et qui la subit et l'accepte comme on accepte les perturbations saisonnières.

De toute manière, ce fut une grève gratuite qui laisse intacte tous les problèmes qu'elle prétendait régler. Tout se passe comme si le patron et l'Etat se résignaient à ces poussées de fièvre périodiques, qu'ait à faire rentrer dans leur budget au chapitre des frais généraux les pertes qu'elle occasionne au même titre que les journées de 1^{er} Mai et du 14 Juillet.

En vérité, personne ne croit plus en ce genre d'action limitée. La grève n'est pas un jour de congé supplémentaire mais une épreuve de force.

Un point est acquis, les ouvriers sentent obscurément l'inefficacité de la gymnastique qu'on leur impose depuis quelques années. Ils attendent des organisations syndicales des objectifs précis, une unité d'action débarrassée de sous-entendus politiques. Ils mesurent l'acquit, le risque. Ils savent que le succès est conditionné par trois facteurs : 1^o Une revendication commune à tous les salariés ; 2^o Une unité complète dans l'action de tous les syndicats ; 3^o Une volonté commune de n'arrêter la grève que lorsque le patronat et les Pouvoirs publics auront accepté cette revendication.

Le rôle du syndicalisme révolutionnaire consiste justement à travailler à ce que ces conditions soient remplies.

MONTLUC.

L'ART ET L'ÉTERNITÉ (suite)

L'art permanence humaine

On peut dire que depuis l'origine du monde, la recherche et la lutte de l'homme, crucifiée sur le temps et l'espace ont été — dans toutes ses manifestations — la conquête de l'espace et du temps.

L'art et les lettres comme les sciences, les sciences comme l'amour, sont une manifestation du besoin d'éternité de l'homme.

Quelle est l'ambition instinctive plus que raisonnée, biologique et non cérébrale de celui qui œuvre ? Défier les siècles, se poursuivre au-delà des limites ou son impuissance d'homme et la mort le condamnent.

C'est à partir de cette permanence et des permanences qui en découlent, que l'art repose. Tenter de s'en libérer, au nom de la nouveauté, vouloir créer un art extérieur et étranger à l'homme est un rêve de malade.

Il dénote non l'originalité, mais le manque d'originalité de l'artiste, son impuissance à s'exprimer et sa capitulation humaine.

Lorsque interrogé sur la solidité des œuvres citées, Le Corbusier répond que cela est sans importance, une ville ne devant pas durer plus de cinquante ans, il satisfait sans doute à ses besoins d'hygiéniste, d'ingénieur, soucieux du renouvellement des commodités de l'homme, mais assurément pas à la nécessité artistique pour laquelle l'œuvre est un enfantement.

Quelle mère souhaiterait voir disparaître son enfant pour accoucher d'un autre ?

Et cela est plus qu'une image : ce désir d'œuvres généralement plus poussé chez l'homme que chez la femme, n'est-il pas la compensation de l'enfantement qui satisfait physiologiquement, chez elle, son besoin de création ?

Ce besoin est la première des permanences artistiques, c'est celui qui s'amenuise de plus en plus, la part la plus large étant faite, de jour en jour, à l'imagination de l'auditeur, du visiteur, du public, la volonté venant, non plus de celui qui peint, qui sculpte ou qui écrit, mais de celui qui regarde ou qui écoute.

C'est purement une inversion. Certes, je ne nie pas le contact qui existe entre l'artiste et ceux qui vont à lui, et tout homme qui œuvre aspire à cette communion, mais d'abord l'artiste chantera seul, chantera pour lui, et c'est à ce prix, au prix de sa sincérité et de son originalité (1) s'il en a, que ce monologue deviendra message.

Or si celui qui s'exprime n'a rien à dire (je veux dire si son expression n'est pas imposée par une impérieuse nécessité), s'il cherche hors de lui sa création au lieu de la porter en lui, son œuvre ne lui appartient que bien faiblement et pour bien peu de temps.

Et nous revenons à ce facteur temps, à cette opposition entre l'œuvre durable et la mode, mode qui fait déclarer une création artistique « dépassée » lorsqu'elle a franchi le cap de six mois, nous revenons à cette assimilation erronée de l'art ou progrès technique. Pourquoi serais-je moins touché par les frères Le Nain que par Courbet et moins par Courbet que par Charlot ?

En quel époque de création serait-elle un critère pour en juger ?

Le véritable artiste est le contemporain de tous les temps.

En vérité, il est de quoi être attristé et effrayé par ce servage au temps, par cette obsession de nouveauté aussi paralysante que le souci d'imitation, par ce snobisme d'être dans le coup et de ne pas rater le dernier « isme » du jour.

Aujourd'hui, l'homme est beaucoup plus esclave de l'avenir que du passé. Sachons lui opposer le présent et vivre à notre rythme et non à celui des machines que nous avons engendrées.

Si dans mon précédent article, j'ai prôné le retour à la nature et à la vie, ce n'est pas pour me rattacher à une école, mais pour rattacher l'homme à lui-même, parce qu'il retrouve dans cette nature son milieu, son décor et la soif de ses aspirations (2), parce que je ne détache pas l'art de

l'homme et qu'il faut à celui-ci le rester pour tenter d'être le chantre d'une épopée ou d'un rêve.

Un dernier mot pour revenir à l'art abstrait : je ne m'en suis pas pris à lui parce qu'il s'oppose à ma conception particulière, mais parce qu'il a été « cherché » et non « trouvé », qu'il est le fruit de la cérébralité et non de la sensibilité.

Je souris en passant de sa défense par l'un de ses partisans (soucieux dans ses rêves abstraits de se rattacher au concret) constatant que les élocutions des peintres correspondent à des images vues au microscope.

Encore une fois, il ne s'agit pas, en art, de réalité scientifique, mais de réalité sensible.

Le plus clair de ses écoles ésotériques, c'est d'avoir consommé le divorce entre l'homme et l'art.

Ils ont, certes, un public débauché de snobs prêts à l'abandonner à la prochaine partance d'une prochaine école, mais ils ont perdu ce contact exaltant entre l'humanité et les grands rêveurs qui l'ont nourri de leurs aspirations à la beauté.

Maurice LAISANT.

(1) J'entends originalité dans son sens total ; qu'il a une origine.
(2) Il va sans dire que sa servile copie de la nature (excluant toute sensibilité) serait opposée à l'art, et que le sujet ne suffit pas à faire l'artiste.

THÉÂTRE

Avec Sacco et Vanzetti

L'histoire des grands procès révolutionnaires a inspiré plusieurs pièces de théâtre, s'attachant à montrer le mécanisme odieux et truqué employé pour convaincre de culpabilité des gens dont la société veut se débarrasser. Ainsi, nous assistons dans « La Résistible ascension d'Arturo Ui » au procès de l'incendie du Reichstag. La même technique scénique est reprise lors du procès de « Boulevard Durand ». Il apparaît aujourd'hui clairement que le procès des Anarchistes de Chicago faisait parti de ces parodies de justice, qui dans ce cas précis visait à décapiter le syndicalisme révolutionnaire américain. L'affaire Sacco et Vanzetti réussit à mobiliser en faveur des accusés la totalité des forces anti-capitalistes. C'est un fait assez rare et qui mérite d'être mentionné.

Dans notre numéro 95, nous avons signalé la pièce d'Armand Gatti « Chant public devant deux chaises électriques ». Aujourd'hui, sur le même sujet, c'est un texte italien qui va être monté à Paris.

« Sacco et Vanzetti » de Roli et Vicenzoni appartient à ce théâtre militant moderne, qui sait transposer le drame social dans l'optique du théâtre de notre temps. La simple lecture de la pièce nous montre comment les auteurs ont su comprendre les leçons de Brecht et des autres dramaturges sociaux comme Arthur Miller ou Gatti. Il semble que ce qui manquait justement à « Boulevard Durand », c'est-à-dire cette volonté de s'exprimer non seulement par le texte mais aussi par le théâtre, les auteurs de « Sacco et Vanzetti » l'ont compris.

Ce n'est pas si souvent que l'on peut voir une pièce se terminant par les cris de « Vive l'Anarchie ». L'ordonnateur de ce spectacle est l'équipe du Franc-Théâtre, à qui nous devons déjà une adaptation de « La Mère » de Gorki. La mise en scène est de José Valverde et Henri Delmas, les décors de Roger Mailly. Cette pièce se jouera au théâtre Récamier du 8 avril au 7 mai inclus.

De même que nous avons défendu « Une leçon d'histoire », spectacle contre la guerre d'Algérie, « Le Vicaire », contre la niaiserie catholique et réactionnaire, « Boulevard Durand » lors de sa brève apparition à Paris, et plus loin « Les aveux les plus doux », contre la police, nous défendrons aujourd'hui « Sacco et Vanzetti ». Cette fois, comme pour la pièce de Salacrou, nous nous sommes directement concernés par cette partie de l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire.

Vous pouvez dès maintenant prendre des places pour ce spectacle à notre librairie. Il s'agit de tarifs réduits réservés aux organisations de gauche appuyant cette pièce. C'est un devoir de militant que d'aller la voir, d'en parler, d'y envoyer du monde, pour que, des années après, comme le disait Bartolomeo Vanzetti, leur mort soit leur triomphe.

Jean ROLLIN

Sur l'affaire Sacco et Vanzetti, de Francis Russell.
— L'Épopée de la Révolte, par G. Guilleminault et A. Mahé, en vente à notre librairie.

AU LYCEE LOUIS-LE-GRAND HENRI MONNIER ET... VICTOR HUGO

C'est une grande tentation que de monter un inédit, surtout lorsqu'il est signé Victor Hugo et même lorsque son auteur éprouvait respectueux de tout ce qui coulait de sa plume l'avait destiné à l'oubli. Pour faire accepter une pièce aussi marquante que celle-ci, il fallait une troupe jeune se lançant hardiment dans l'arbitraire et les anachronismes de ce mélo et nous y faisant croire à force d'y croire.

C'est exactement l'inverse qui nous fut donné, une mise en scène pesante et parfois indéfendable, à raisonner ce qui ne l'était pas et à noyer les traits de lumière hugolique dans une morne grisaille.

Les dialogues des deux protagonistes Henri Chereau et Jocelyne Nain se sont réduits à un cri monocorde et inexpressif, Nicole Hotte a apporté la grâce d'un sourire et Jean-Pierre Vincent, dans le rôle ridicule du Dandy, snob, riche et réactionnaire, a donné le ton satirique de la pièce.

Le ridica qui tombe sur elle nous offre une extraordinaire citation du duc de Morny sur la nécessaire inégalité des classes, remarquable de sécheresse et d'humanité.

Dans « Le garde-malade » et « La pénitence » de Henri Monnier, la troupe n'est pas plus heureuse, il ne suffit pas de broser les tableaux à la manière de Daubigny, encore faut-il en trouver l'esprit et non la lettre.

Faisons exception pour Melly Touzoul dans le rôle d'une commère, de Christian Dible dans celui du mourant, de Jocelyne Nain qui se rachète de son interprétation de la pièce précédente, de Alain Montaigne, de Michel Cullin plein de naturel et de Jérôme Deschamps dans une rapide silhouette.

Souhaitons meilleure chance à la sympathique troupe du lycée Louis-le-Grand qui avait abordé avec plus de naturel et de vie tant de chefs-d'œuvre au cours des années passées.

M. L.

RADIO

Le ministère de la propagande gaulliste n'a décidément pas de chances dans ses entreprises.

Au cours d'un colloque international qui s'est tenu à Strasbourg, des journalistes de la presse parlée du monde entier ont confronté leurs méthodes. Le chef du service des sondages de la R.T.F. a déclaré que si, en 1962, 30 % des téléspectateurs faisaient exclusivement confiance au journal télévisé, en janvier 1964, 19 % seulement sont dans ce cas. Ce qui revient à dire que 81 % des « mordus du petit écran » cherchent sur leur poste radio une information plus objective, dirigée peut-être, mais pas par les bonzes de l'avenue Friedland.

Pour ce qui est de la concurrence aux postes périphériques, on le voit, c'est un succès.

*

Après la publicité tapageuse pour le bœuf en daube, les usagers de la R.T.F. devront-ils suivre le bœuf ? On parle sérieusement au cirque de Passy de la venue en mai du célèbre boucher François Missoffe en remplacement du sieur Bordaz destiné à une autre sinécure.

S'il en est ainsi, on souhaite bon courage au beau François. A l'intérieur, il aura à réduire la résistance des syndicats du personnel artistique et des techniciens bien décidés à ne pas accepter les sanctions qui ont déjà frappé quelques grévistes.

DISQUES

BORIS VIAN disque Philips B 77 922 L

Un choc au cœur lorsque 10/18, contre toute attente, au lieu de continuer son petit train-train, non-plôn et de s'enfermer encore un peu plus dans le conformisme qui est de rigueur rue Garancière, publie l'Écume des Jours. On en vient même à se demander s'ils n'auraient pas, par hasard, refusé un manuscrit du grand auteur maison (Cyrano long legs).

Un coup brutal au ventre, Jean-Jacques Pauvert (à ça n'étonne plus) publie les derniers inédits de Boris Vian : J'voudrais pas crever ; l'arrache-cœur ; l'herbe rouge ; les lunettes fourrées.

Et puis un jour, on trahit, on lèche les vitrines avec un mauvais goût dans la bouche, comme toujours, et l'on voit, exposé, posé là pour accrocher l'œil, un disque (33 tours, 30 cm) : Boris Vian chante Boris Vian. On n'osait pas y croire. Pendant sept ans on n'entendait plus le déserteur qu'à condition qu'il fasse nuit et que la

salle soit sombre, et puis tout à coup...

Maintenant, il est là, il est venu dire lui-même au Président qu'il n'était pas d'accord, qu'il ne voulait toujours pas la faire. Il vient dire des tas de trucs que l'on sait — théoriquement — par cœur. Il explique que pour se remplir la panse, le bonnet, le feuillet, la cigarette, il faut être marchand de canons, que le sang, qu'on soit boucher ou maréchal, c'est toujours du sang.

A 33 tours à la minute il nous rappelle que le préfet (lequel ?) bande mou, et que le tout pour une bombe, eh ! ben, ce n'est pas sa puissance mais là où elle frappe.

Fais-moi mal Johnny ! Et Johnny lui écrase la gueule à coup de talon. Et il a raison, il a mille fois raison, Johnny. On n'a pas le droit de leur pardonner à eux tous qui veulent avoir mal, qui toisent pour que ça leur fasse mal. Oui, oui, fais-nous mal, Charlie. Et Charlie lui aussi leur a filé un coup de talon. Un fol talon de godillot de général, avec assez de bouts ferrés pour bien détruire en morceaux leur petite conscience de débés voteurs.

Le vent de colère, qui souffle dans la ronde maison, apportera bientôt de nouveaux mouvements. A l'extérieur, ce sont les usagers qui s'organisent ; une Association pour la Liberté d'Expression à la Radio et à la Télévision ; Alerta, vient de se créer. Sous l'égide de la Ligue des Droits de l'Homme, de celle de l'enseignement et de la libre-pensée, elle entend coordonner les efforts de tous ceux qui veulent une R.T.F. libérée de l'arbitraire gaulliste.

Jean Rostand, Jacques Prévert, Jean Guenneau, Yves Montand, etc., ont déjà adhéré à cette association.

Messieurs les abrutisseurs publics, vos beaux jours sont comptés.

J.-F. STAS.

UBIQUITE

— « L'Humanité » du 20-2-64 :

« Un certain nombre de personnalités viennent de décider la création de Télé-Liberté. Les signataires se sont constitués en comité provisoire (Association populaire des auditeurs de la radio et des téléspectateurs). Première liste de personnalités : Jean Effel... »

— « Le Populaire » du 12-3-64 :

« Une grande association pour la liberté d'expression à la radio-télévision : l'A.L.E.R.T.E. (Association pour la liberté d'expression à la radio et à la télévision). Ont accepté de figurer dans son comité d'honneur : Jean Effel, »

Il fallait dire qu'on ne nous a pas laissé le temps de vivre. D'abord, vivre quoi, avec ce que les autres avaient laissé, il fallait chercher pour trouver quoi vivre. Le temps de sentir une odeur, le temps d'être traversé par une abeille de cuivre.

Il fallait qu'il soit enfin évident que nous, on n'est pas là pour se faire engueuler. Tout ça sur un seul disque, ça vaut le coup, non ? Un disque riche à tous les points de vue. Boris Vian dit qu'il est snob, puis, sur la pochette :

« Je mourrai d'un cancer à la colonne [vertébrale]

ce sera par un soir horrible
Clair, chaud, parfumé, sensuel
Je mourrai d'un pourrissement
De certaines cellules peu connues... »
Nom de dieu, quel disque !

Hervé MASSON.

Henri GOUGAUD

vient d'enregistrer chez Polidor un disque 33 tours, 8 chansons de qualité dont nous nous parlerons dans le prochain numéro. En vente à notre librairie.

L'OPÉRA DE PÉKIN

On a beaucoup épilogué sur la reconnaissance de la Chine Populaire par de Gaulle, on en a pesé le pour et le contre, les intérêts politiques et économiques s'interpétant; mais il est un événement qui permet de mettre tout le monde d'accord : la venue à Paris de l'Opéra de Pékin. Il est probable que, vu le dégel des relations, nous aurons encore souvent l'occasion d'applaudir cet ensemble prodigieux. Ensemble prodigieux, le mot n'est pas trop fort : rarement représentation théâtrale a su si habilement mêler le chant, la musique, la comédie, la chorégraphie pour en faire un spectacle si étourdissant, si complet, et surtout si profondément attachant.

Si la danse est devenue pour l'Occident un art purement d'esthètes, elle a su rester en Chine un art purement populaire. Certains y verront là, bien entendu, un retard. Cela ne sera pas notre position. La danse est et restera une partie intégrante du folklore. Le folklore supposant régionalisme et le régionalisme impliquant l'idée de fédéralisme, on voit aisément quelle peut-être notre position. En France, toute espèce de musique, de danse ou de théâtre folklorique a pratiquement disparu depuis un siècle. Les tentatives contemporaines de résurrection, en particulier en Bretagne ou, plus récemment, la tentative de Jacques Douai, se sont avérées sans lendemain. Le centralisme a tout absorbé et fait de Paris la tête monstrueuse sur le corps de naïf qu'est « la province ». On connaît la raison d'ailleurs d'un tel état d'esprit. Comme dit la Constitution : « La Nation est une et indivisible. »

Si les anarchistes avaient le temps de s'occuper un peu plus à fond des problèmes artistiques, ils devraient se pencher de très près sur l'art folklorique.

Mais revenons à notre sujet. L'Opéra de Pékin ou, plus exactement, le « Théâtre Artistique de Chine » ou « Opéra de Pékin et Koum Tchéu » a su nous montrer un spécimen fort brillant d'art populaire. Comme nous l'avons dit, nous avons assisté à une représentation que l'on pour-

rait qualifier de polytechnique. Nous aborderons tout à tour ces différents aspects : musique traditionnelle, danse et opéra.

LA MUSIQUE

Bien entendu, ce qui frappe, ce sont les instruments : le SHENG ou orgue à bouche, d'une sonorité quasiment inconnue en Europe. C'est un instrument difficile qui allie à la fois tous les caractères des instruments à vent. Les deux morceaux interprétés, par leur poésie pure et leur naïveté, nous transportent directement sur le bord des rizières ou, mieux encore, au moment du coucher du soleil, dans un petit village perdu du Kouang Toug ou du Shansi. Deuxième instrument : l'ERHU, sorte d'alto à deux cordes qui est, nous dit-on, l'instrument de musique n° 1 des Chinois. Monsieur Chang (il y a bien des Français qui s'appellent Dupont seulement !) fut aussi à su retrouver des rythmes étrangement riches. Que dire encore ? Peut-être parler des musiciens : sanglés dans un impeccable costume (avec l'éternelle jaquette de couli beige, ils traduisent bien cette sobriété des gestes si propre aux Orientaux.

LA DANSE

Trois danses, trois régions. Nous ne étendrons pas sur la danse au rubans rouges, la télévision et le cinéma s'en sont fait des reporters, bien infidèles, il est vrai ! Nous n'insisterons pas sur cette maîtrise incomparable déployée par ces danseuses et ces danseurs en kimonos vert pâle. Les effets, d'un réussi impeccable dans l'harmonie des couleurs et de la grâce, semblaient irréels. Plus attachante peut-être, parce que moins spectaculaire, la danse du bol, danse populaire mongole, c'est-à-dire d'un de ces folklores né du croisement infini des peuples : lenteur et harmonie arabes, sûreté et force chinoises. C'est la danse des bergers exprimant leur joie dans la liberté retrouvée et dans le travail accompli. Essentiellement populaire par son esprit et par son interprète MO TE GA MA, qui nous semble sortir du désert de Gobi

pour notre plaisir. Troisième danse, la danse des archers. Cette danse est inspirée par la lutte continue du peuple chinois. Elle met en scène la « Société des petits poignards » ; groupe d'insurgés de l'ancienne Chine. Sobriété des mouvements et des costumes, précision sans fin, les interprètes cherchent à mettre dans leur exhibition autant de cœur que ceux qu'ils mettent en scène pouvaient en avoir.

Pour ce qui est de la danse, réussite complète : respect des traditions et des tendances profondes du peuple chinois pour la lutte, et amour profond du travail.

THEATRE

Le théâtre chinois est issu de légendes populaires ou de chefs-d'œuvre classiques.

Le BRACELET DE JADE. La fraîcheur des acteurs domine surtout le thème qui en lui-même n'est qu'une scène banale de la vie chinoise. Les personnages de la pièce sont humoristiques et parfois rusés, comme savent si bien l'être les Chinois. Tout repose ici sur l'opposition du rôle de la femme d'âge mûr (dont le personnage était interprété par un homme, sans que cela paraisse ailleurs que sur le programme !) et la jeune fille vive et amoureux. Chaque mouvement de la main et du pied doit être synchronisé avec la musique. Le réalisme des acteurs YANG CHUN-HSIA, TUNG HSIANG-LING et SUN CHENG-YANG, et la perfection de leur jeu nous laissent sur notre faim. Combien aimerions-nous que se prolonge cette délicieuse amourette !

LE PHENIX DE FEU. Thème éternel de la guerre et de la paix. Les cigognes qui vivaient laborieuses dans leur île (Oh ! combien elles te ressemblent, ces cigognes, laborieux peuple chinois !) sont attaquées par les vautours. La lutte inégale finit à l'avantage des cigognes qui, par leur cohésion, se transforment en un tourbillon irrésistible symbolisé par le phénix de feu. Le caractère particulier des personnages est indiqué par la façon dont le visage est peint pour les vautours et l'élégance de la silhouette pour les cigognes. L'émotion des cigognes face aux vautours est la même qui nous saisit face à la guerre.

LA RIVIERE D'AUTOMNE. Une jeune fille douce et bien élevée ose rompre le rituel féodal pour retrouver son amoureux. Vieux thème, en vérité, que celui-ci et cher à tous les Chinois, et, malgré tout, il n'est pas traité dogmatiquement. Le vieux batelier malicieux et enthousiaste représente la lutte éternelle contre l'obscurantisme.

LA FORTERESSE DE YENTANSHAN. Au septième siècle, les paysans insurgés mettent à mal les forces gouvernementales. Celles-ci se replient, mais les forces conjuguées des paysans enlèvent le dernier bastion : la forteresse de Yentanshan. Là, plus que jamais, les symboles traditionnels s'imposent. Le chef des forces gouvernementales, magnifiquement interprété par LAN YU-MIN, arbore le costume de soie jaune et les insurgés, conduits par WANG MING-CHUNG, le costume de soie bleue. L'acrobatie, l'habileté et l'esprit se mêlent. La netteté des mouvements, particulièrement dans les sauts périlleux, n'exclut pas la psychologie des personnages. Les voix larges et sonores, ainsi que le maintien des guerriers, font écho à une musique de scène puissante et rythmée.

Que conclure après un tel éloge ? La variété du répertoire folklorique de l'Opéra de Pékin brise toutes les techniques conventionnelles, quoi qu'en disent nos esthètes.

Bien entendu, il y a des points noirs ; malheureusement, il faut constater que les Chinois n'y sont pour rien : les places, qui s'étagent de 10 à 25 F, rendent pratiquement inabordable ce spectacle aux masses qui auraient le plus besoin de se plonger dans l'art véritable. Au travailleur de Noisy-le-Sec, intoxiqué d'art à bon marché par sa télévision, un petit retour aux sources de l'art aurait probablement ouvert d'autres horizons.

Pour nous, anarchistes, un tel spectacle ne peut que renforcer notre optimisme quant aux chances de l'homme moderne de vivre enfin dans un monde vrai.

Micheline et Julien Stern.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



LES NEGRES SERVENT D'EXEMPLE

par Salvat Etchary
(Julliard Editeur)

A la Martinique, l'« Ile enchantée », deux sociétés cohabitent. Tout l'intérêt du livre de Salvat Etchary réside justement dans le contraste qui existe entre le mode de vie de la société noire et de la société blanche. D'une part, les gens de couleur, sous-alimentés, vivent dans un état voisin de la « clochardisation ». D'autre part, les gros propriétaires blancs décourvés cultivent le mythe raciste de la supériorité. Entre ces deux mondes qui se haïssent sans oser encore se le dire ouvertement, tout un petit peuple de marchands, lié de la population, rejetés des continents américain et asiatique, a échoué aux Antilles où il mène une vie inadaptée.

Le soleil, l'alcool, les filles surchauffent cette fourmilière turbulente. Le drame se noue à travers l'exaspération passionnelle. Les coups de feu, argument suprême des classes dirigeantes, liquideront provisoirement un problème que chacun sent insoluble et qui ne se régle que par le départ des blancs incapables d'abandonner leurs mythes de supériorité et poussés à la mer par des noirs incapables de maîtriser leur victoire.

Si le fonds social donne à ce livre un caractère d'actualité passionnante, la trame romanesque assez lente ainsi que la construction par tableau comparatif des réactions des deux sociétés, lui confèrent un attrait de curiosité certaine.

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

BOULEVARD DU RHUM

Jacques-Renaud Pécheval
(Robert Laffont, éditeur)

Voici un roman d'aventure qui renoue heureusement avec un genre que le néo-naturalisme américain de 1920 avait porté à un sommet difficile à atteindre. L'histoire se passe vers les années 20. Une flotte basée à Saint-Pierre-et-Miquelon se charge d'aller pêcher en rhum l'Amérique asséchée. Le vent souffle, les filles sont sculpturales, les gardes-côtes vigilants. Tous les éléments sont réunis. Si vous ajoutez à cela le style vif de l'auteur, la construction simple du roman, le caractère signifié des règlements de comptes entre bandes rivales, vous obtenez un tout qui vous consolera de la « grande littérature » chère aux jurys de fin d'année.

L'EXTRICABLE

par Raymond Borde
(Le Terrain vague)

Voici un petit livre qui renoue heureusement avec l'art du pamphlet, malheureusement à peu près disparu de notre littérature et qui fut si joliment illustré par les Laurent-Taillade, les Léon Daudet, les La Fouchardière, Raymond Bordé se penche sur la vie que fait à l'homme moderne la civilisation de la technique et la morale qui en découle.

C'est un cri de colère, que l'ironie féroce de l'auteur modère à peine. La voiture, la machine à laver, la télévision, le bruit, le conditionnement d'un prolétariat abêti, la bureaucratie imbecille, la presse du cœur et l'autre, tout y passe. Ne cherchons pas entre ces pages une philosophie, une règle de conduite. Non, Borde reste dans la grande lignée des pamphlétaires dont le but n'est pas de proposer aux masses une économie politique, mais de faire sentir l'absurde des conditions d'existence que l'homme s'est forgées et que par lâcheté il n'ose pas rejeter d'un de ces coups d'épaule que les savants professeurs nomment les tournants de l'histoire ? Écoutez tout au plus ce conseil qui est un encouragement.

« C'est pourquoi je vous salue, briseurs d'élan, je vous salue, saboteurs surréalistes, lynx de lierre, étendards du plaisir. « Lâchez tout », disait Breton en 1922, dans une société qui était pesante comme un rideau à glands. Ce monde mugit, il s'enfle, il glisse à ses asymptotes, et son mouvement n'est pas autre chose qu'une cellule de condamné, de condamné aux apparences, qui tourne sans fin autour d'un axe. »

ŒUVRES COMPLETES, de Lautréamont (L.P.). Dans ce volume on trouve « Les Chans de Maldoror » dont l'ouvrage le plus important que je n'ai pas encore compris l'importance que Breton et les surréalistes leur attribuaient, et également les « Poésies » qui me paraissent un exercice de style valable sans plus.

THEATRE (Tome I), de Racine (L.P.). Le choix des pièces faites par l'éditeur est judicieux. À côté des grands morceaux tragiques comme « Andromaque », on trouve la délicieuse comédie des « Fâcheux ». Justifier ses pièces restées des monuments qui plus que la science conditionnent notre présence sur cette terre, sans d'ailleurs l'expliquer.

HISTOIRE DE VOLCANS (L.P.), Haroun Tazief. Voici un livre qui passionnera tous ceux qui sont curieux des phénomènes naturels encore mal expliqués et qui plus que la science conditionnent notre présence sur cette terre, sans d'ailleurs l'expliquer.

MONTE CRISTO (L.P.), Alexandre Dumas. Les trois volumes de Dumas sont parus et je m'y suis plongé avec plaisir. J'ai retrouvé le château d'If, les méchants punis et les bons récompensés. Enfin je ne pourrais pas énumérer à un seul instant. Quand je pense aux académiciens qui font la fine bouche devant l'œuvre de Dumas ! De quel se marrier !!

CINÉMA

LES PARAPLUIES DE CHERBOURG

Non ce n'est pas le film de grand-père, encore moins celui de grand-mère. Non ce n'est pas un film suranné dans lequel les malheurs d'une jeune fille engrossée ont pleuré Margot, c'est encore moins une reminiscence de la série Favorit.

Et pourtant c'est un film chanté... Et pourtant c'est un film qui conte la plus vieille histoire du monde.

Et pourtant elle se déroule dans les rues mouillées de Cherbourg, dans un modeste magasin de parapluies, à la gare, dans un garage... Une histoire simple vous dis-je, des personnages simples qui évoluent dans des paysages de tous les jours.

On va d'abord voir les « Parapluies de Cherbourg » parce qu'on en parle beaucoup comme quelque chose de très neuf, mais sans grande conviction.

Et le miracle s'accomplit... On rentre dans le jeu dès les premières séquences.

On regarde, on écoute — on est conquis.

L'image, le symbole des couleurs, la mise en scène sont un régal pour les yeux.

Le son, la musique exquise, les notes feutrées charment nos oreilles et cette histoire de chaque jour, insérée dans une émotion tendre dans laquelle Jacques Demy a su y mettre toute la poésie du monde est un enchantement du début à la fin.

Ils s'aimaient, ils sont séparés, ils s'oublient et le vie reprend son cours.

Avec quel talent les interprètes ont su s'incarner au film, avec quelle sensibilité et quelle discrétion ils peuvent nous insérer dans le jeu.

C'est un film qu'on ne peut oublier... c'est un très grand film qui doit marquer l'histoire du cinéma... Et de ce fait, criminel de mon parapluie car il pleut, je retourne voir « Les Parapluies de Cherbourg ».

Suzy CHEVET.

